

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

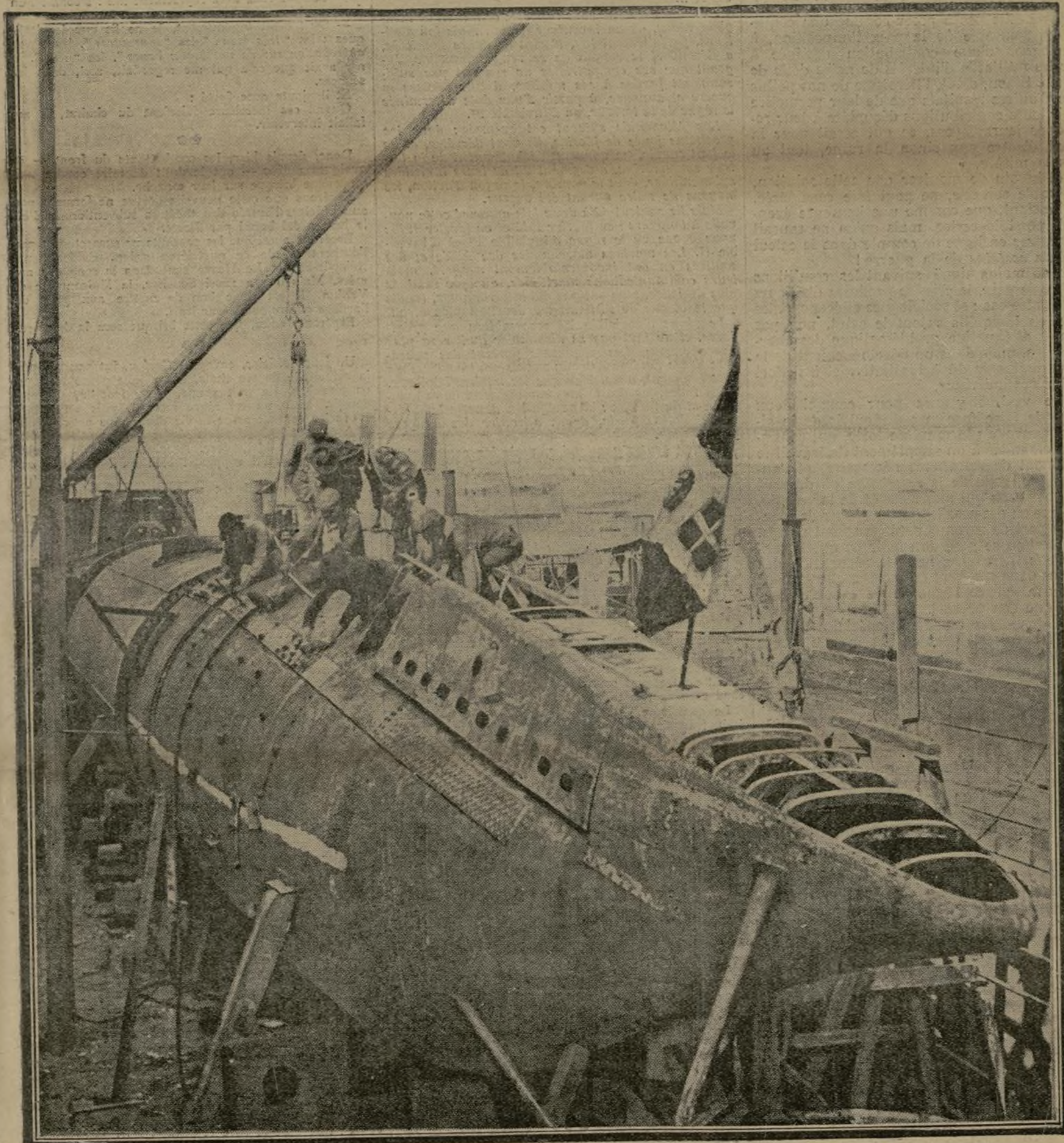
ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France : Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger : Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Administration : 83, Champs-Élysées, Paris
Téléphone : Wagram 57-44 et 57-45

Rédaction : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gut. 02.73 - 02.75 et 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Coulé et renfloué, le sous-marin autrichien « U-C-12 » est maintenant italien



Il y a plus d'un an, le sous-marin autrichien « U-C-12 » qui opérait dans le golfe de Venise fut coulé par les Italiens. Le renflouement rendu très difficile, en raison des attaques toujours possibles de l'ennemi, a été réussi il y a peu de temps et le sous-marin réparé vient d'être relancé avec succès sous le pavillon italien. On le voit ici sur la cale de radoub.

Ayuntamiento de Madrid

La loi du travail

On a pu dire, en considérant les conséquences de la guerre au point de vue de notre situation économique et financière, que la loi du travail était le grand enseignement qui se dégageait des événements actuels, et l'obligation qui s'imposerait à tous au lendemain de la paix.

Limitant l'examen de la question au côté fiscal, j'ai eu l'occasion de montrer à cette place la répercussion qu'un budget soudainement porté de 5.400 millions à 12 milliards ne pourrait manquer d'avoir sur les conditions d'existence des individus dans un pays où l'ensemble des revenus ne dépasse pas 35 milliards.

Des gens autorisés ont prononcé les mots de « bouleversement de la vie », de « cataclysme économique », et le rapporteur de la commission des finances du Sénat, l'honorable M. Aimond, n'hésite pas à poser comme une condition indispensable de la paix l'imposition, à l'Allemagne, d'une contribution destinée à payer les milliards d'intérêts de notre dette de guerre. « Sinon, dit-il, l'héroïsme de nos poilus n'aura d'autres résultats que de leur permettre de voir leurs contributions décuplées à leur retour dans leurs foyers, ce qui serait pour la plupart d'entre eux sinon la ruine, tout au moins la misère. »

Est-il besoin de montrer que cette solution, si désirable soit-elle, ne peut être considérée, pour l'instant, que comme une heureuse éventualité, possible certes, mais qu'on ne saurait faire rentrer en ligne de compte dans le calcul des effets certains de la guerre ?

Plus ou moins aiguë suivant les conditions du traité de paix, la crise se produira d'ailleurs dans tous les cas ; et sociologues et économistes ont raison lorsqu'ils voient le salut, non pas dans une atténuation problématique des charges fiscales, mais dans un développement de la richesse nationale dû à l'initiative et à l'effort redoublé des individus.

A dire vrai, il y aura pour ceux-ci deux moyens de faire face aux difficultés de la situation nouvelle : la manière forte, qui consistera à demander à un supplément de travail le complément de ressources nécessaire, et l'autre manière, celle de la restriction où devront se résigner ceux qui manqueront de la volonté, de la force ou des possibilités pratiques de récupérer la part de revenus dont ils seront privés.

La question se pose de savoir de quelle manière s'effectuera chez nous la répartition des individus dans ces deux catégories, et comment se traduira en conséquence le « bouleversement » que l'on prévoit.

Etant donné les tendances spéciales du caractère français et l'état de nos mœurs, il est assez probable que la loi du travail rencontrera d'abord peu d'adeptes. La France, on le sait, est le pays des rentiers et des petits bourgeois ; dès à présent, exception faite de certaines catégories de travailleurs ou des classes rurales, chez qui le coût de la vie est diminué par les conditions spéciales de l'existence, on peut dire que la majorité des employés, rentiers, fonctionnaires, petits commerçants, retraités divers, vivent dans un état de médiocrité que, seule, rend possible la mentalité particulière de notre pays. De ces individus qui végètent dans des situations où toute leur ingéniosité s'emploie, suivant l'expression familière, à « joindre les deux bouts ». croit-on que la plupart n'auraient pas pratiquement la possibilité d'augmenter leurs ressources au moyen d'un supplément de peine ? S'ils ne le font pas, c'est qu'ils ont l'horreur de l'effort inutile ; et, par inutile, nous entendons volontiers ce qui aurait comme résultat de nous donner un supplément de bien-être dont nous nous sommes passés jusqu'ici. On a fait remarquer que dès le collège où s'élèvent les enfants de la bourgeoisie le travail est présenté comme une peine nécessaire destinée à permettre ensuite l'oisiveté idéale ; l'état d'esprit est identique chez l'ouvrier qui vise au moindre effort beaucoup plus qu'à l'amélioration de sa situation matérielle. On ferait des constatations identiques pour toutes les autres classes de notre société.

Que conclure de là, sinon que les rigueurs de la loi du travail ne seront pas acceptées sans de sérieuses difficultés par notre population ? L'issue de cette crise d'adaptation ne fait d'ailleurs aucun doute : poussé par des nécessités impé-

rieuses, stimulé par l'exemple, pris par l'ambiance, l'individu se trouvera fatalement amené à transformer ses habitudes. L'évolution sera achevée le jour où il aura compris que les temps nouveaux n'exigent plus seulement de nous la vertu si française de l'économie, mais une autre, plus neuve et moins spontanée : la persistance et l'ingéniosité dans l'effort.

Emmanuel BROUSSE,

Député, rapporteur de la commission des Economies.

Ce que l'on dit

En attendant...

Nous allons avoir, paraît-il, le règne d'Invisible III...

Je ne sais si vous vous rappelez ce roman de l'Anglais Wells, où un inventeur génial, mais fou d'ailleurs, parfaitement fou, atteint de délire homicide, a découvert le moyen de se rendre invisible. Jugant que ses compatriotes ne rendent pas suffisamment justice à ses mérites, il leur déclare la guerre et annonce, à partir d'une date déterminée le règne de la terreur, ou d'Invisible I^{er}.

Les Allemands suivent cet exemple : dans les prochains jours de février, ils vont décréter, et ils le font savoir, un nouveau déchaînement de la terreur sous-marine, autrement dit de leurs invisibles submersibles, dont le nombre, le rayon d'action, les moyens de nuire auront été accrus.

Mais ils avaient déjà deux fois annoncé cette nouvelle à l'univers : en février 1915 et en février 1916 : nous avons vu le règne d'Invisible I^{er} et d'Invisible II. Les marines marchandes des Alliés et des neutres en ont incontestablement souffert, mais leurs communications maritimes, quoique rendues plus difficiles, n'en ont pas été interrompues, tandis que le blocus de l'Allemagne devenait plus étroit.

Le règne d'Invisible III ressemblera aux précédents. Il ne faut pas se dissimuler qu'il sera plus férocement encore. Les paquebots portant des passagers et les navires de commerce seront coulés sans avertissement, aussi bien que les navires-hôpitaux. Nous reverrons des crimes comme celui de la Lusitania et du Sussex ; la navigation dans la Méditerranée, déjà difficile, devra affronter des dangers plus grands.

Cela, il faut s'y attendre, mais les communications par mer ne seront point supprimées, pas plus qu'elles ne l'ont été depuis trente mois : l'Allemagne aura seulement ajouté de nouveaux chefs d'accusation à ceux qui pèsent déjà sur elle : et elle n'en recevra pas un sou de grain ni une tonne de coton de plus. La mer lui restera totalement fermée.

De plus, que feront alors les Etats-Unis ? C'est pour elle une grave question. Il se peut qu'elle perde plus qu'elle ne gagnera à cette résolution désespérée.

Pierre MILLE.

Avant acheté deux journaux dans un kiosque proche de Saint-Augustin, un de nos amis donna en paiement une pièce de cinquante centimes. La marchande lui rendit quatre gros sous : le premier était grec, le second espagnol, le troisième anglais, le quatrième...

Le quatrième — le croirez-vous ? — le quatrième était français. Excessivement français, au point de l'être depuis 1784. Il portait en effet l'effigie de Louis XVI, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre.

Quel collectionneur famélique, s'étant trouvé à deux sous près, avait remis en circulation cette monnaie démodée ? Notre ami la regardait avec une toute petite émotion, et projetait d'en tirer un écho touchant, pour Excelsior, naturellement.

La marchande crut qu'il hésitait à l'accepter. — En ce moment, dit-elle, tout est bon.

La tradition veut que, le jour de la Chandeleur, chacun aille à la cuisine et fasse sauter une crêpe dans la poêle. Si la crêpe retombe en bonne place, c'est bon signe, et promesse de bonheur pour toute l'année.

Hier, peu de Parisiens ont fait sauter leur crêpe. D'abord, parce qu'il fait froid dans les cuisines. Ensuite, parce que la crêpe se fabrique avec du lait et des œufs. Or, du lait, on n'en a guère, et pour les œufs, ils sont d'une fraîcheur médiocre.

Mais les Parisiens espèrent bien avoir du bonheur néanmoins. Et notamment...

D'ailleurs, une autre tradition, non moins estimable, demande qu'à la Chandeleur on brûle le gui séché qui a porté bonheur l'année précédente. Et à celle-là nul n'a eu garde de manquer. Dans les temps où nous vivons, il n'y a pas de petite flambée.

« Chère madame et épouse... »

Ainsi commence une lettre que nous avons sous les yeux. Quel Monsieur Prudhomme s'adresse à sa femme en ces termes pompeusement comiques ? Ou quel farceur veut faire rire sa compagne qui trouve la guerre trop longue ?

Ne cherchez pas. C'est l'empereur d'Autriche lui-même, écrivant à l'impératrice pour la remercier de la « chaude sympathie » qu'elle témoigne à la « brave armée » autrichienne. Et il la nomme colonel de husards.

Ce qui lui permettra de l'appeler désormais : « Cher colonel et épouse », ou bien : « chère madame et colonel et épouse » ou bien... cherchez vous-mêmes.

Parmi les nombreux lecteurs que l'augmentation du prix de l'Officiel a mécontentés, il faut compter, paraît-il, les anciens huissiers de la Chambre.

Ayant pris leur retraite, ils sont allés planter leurs choux, occupation qui, dans les temps où nous sommes, est fort utile et même louable, voire patriotique. Un seul lien demeure entre leur humilité présente et leur gloire ancienne : c'est l'Officiel. Aussi le lisent-ils avec exactitude.

L'un d'eux, chaque jour, l'ouvrait, parcourait en trois minutes les pages innombrables, et puis le repliait pour ne plus l'ouvrir.

— Comme vous avez rapidement fini ! s'ébahit l'un de ses voisins.

— Oh ! dit-il ingénument, je ne lis que les italiennes : les « très bien ! » les « murmures », les « vive approbation sur de nombreux bancs », les « vive ». Il n'y avait que cela qui me regardait, moi, dans les séances.

Et il ajouta avec fierté :

Quand ces messieurs faisaient du chahut, il me fallait intervenir.

Donc, depuis hier, les combattants du front — et quelques autres — ont le droit de faire coudre une quatrième brisque sur leur manche.

Espérons que cette nouvelle dorure ne fermera pas aux officiers l'entrée des théâtres subventionnés d'où le luxe a été banni par décret.

Espérons aussi que les passants ne suspecteront pas l'authenticité de ce quatrième galon. Evidemment, Noisy-le-Sec et Le Havre sont dans la zone des armées. Mais il y a aussi Souchez, la Maissonnette et Verdun. Il est donc bon de mettre aux gens de l'arrière quatre points sur les i.

Espérons, enfin, que cette brisque sera la dernière.

Un jeune officier, envoyé à Corfou, fut pourvu, par la sollicitude de ses chefs, d'une jolie petite baraque en planches. La nuit venue, il s'y installa, pensant dormir. Mais un cri aigre retentit, puis un autre. L'officier connaît assez la vie des camps pour savoir d'où partent les petits cris aigres qui retentissent dès qu'on a éteint la lumière. Néanmoins, il voulut voir. Et il vit ce qu'il supposait bien qu'il verrait : un concile de rats.

Le lendemain, il sut se procurer un chat, et le ramena dans son logis. Quand les rats revinrent, il crut qu'un combat magnifique allait les mettre sur le carreau. Mais les rats étaient énormes et le chat n'était qu'un pauvre petit chat. Les oreilles aplaties, le poil hérissé par la terreur, il se mit à fuir autour de la chambre, si misérable, si plaintif que l'officier en eut le cœur tout attendri.

— Sûrement, dit-il, sûrement, les rats vont tuer mon chat. Comment le protéger contre ces terribles adversaires ?

Il les mit d'abord en fuite à coups de talon. Mais, deux minutes après, ils revenaient, plus avides et plus batailleurs que jamais. Et l'officier comprit qu'il serait contraint de veiller toute la nuit pour défendre son chat.

Comme il avait grande envie de dormir, il trouva une solution. Il mit la bête dans son coffre-fort. Et, maintenant, tous les soirs que fait le Bon Dieu, il enferme sous trois serrures, pour le mettre à l'abri des rats, le chat qui devait les exterminer.

Quoi qu'on en puisse croire, cette histoire grecque n'est pas un apologue. Nous l'avons lue hier dans une lettre écrite par l'officier lui-même, et que toutes les censures avaient contrôlée.

Voulez-vous mesurer avec exactitude le renchérissement du prix de la vie ? Cherchez combien coûterait une bonne soupe aux choux capable de nourrir quatre personnes. On ne nous reprochera pas de choisir un exemple luxueux. Nous avons fait le calcul et voici ce que nous avons trouvé : lard (1 livre), 2 fr. 70 ; choux (2 à 1 fr. 10), 2 fr. 20 ; carottes et navets, 0 fr. 30 ; poireaux (2) 0 fr. 40. Soit : 5 fr. 60.

Or, avant la guerre, les prix étaient ceux-ci : lard (1 livre), 1 fr. 40 ; choux (2 à 0 fr. 25), 0 fr. 50 ; carottes et navets, 0 fr. 10 ; poireaux (2), 0 fr. 05. Soit : 2 fr. 05.

Voulez-vous répéter ce calcul en prenant cette fois, comme exemple, l'humble et doux pot-au-feu familial ? Voici :

En 1914, un pot-au-feu coûtait : macreuse (1 livre et demie), 1 fr. 35 ; carottes et navets, 0 fr. 15 ; poireaux (4), 0 fr. 10. Soit : 1 fr. 60.

Et aujourd'hui, vous trouverez, sur le livre de la cuisinière la plus intègre du monde, les chiffres suivants : macreuse (1 livre et demie), 2 fr. 70 ; carottes et navets, 0 fr. 40 ; poireaux (4), 0 fr. 80. Soit : 3 fr. 90.

Il convient de remarquer que la macreuse est une basse viande de bœuf... et de se lamenter sur une hausse de prix qui atteint pour la soupe aux choux 300 0/0, et pour le pot-au-feu 240 0/0.

LE VEILLEUR.

La crise de conscience du président Wilson

Les pays alliés ont accueilli avec le plus grand calme la menace allemande, où l'opinion publique a vu surtout un coup de désespoir de l'ennemi et une tentative d'intimidation et de chantage à l'égard des neutres, intimement liée à la manœuvre allemande pour la paix.

Cette interprétation est si juste qu'elle se trouve confirmée par l'Allemagne elle-même. Déjà elle essaye d'atténuer l'effet produit sur l'Amérique et, selon sa méthode coutumière, elle souffle en même temps le chaud et le froid. Un radiotélégramme de Hale à l'adresse des Etats-Unis s'efforce de donner à la réponse allemande et à la notification du blocus un caractère émollient. L'Allemagne ne veut « aucune-ment une guerre sous-marine sans réserve ». Les mesures annoncées seront prises « avec la plus grande humanité ». Il s'agit uniquement d'« une extension de la zone de combat et d'une interprétation un peu plus large des règlements ». La question est justement de savoir si cette « extension » et cette « interprétation », qui violent des engagements formels, seront acceptées par les Etats-Unis.

Dans son zèle officieux, Hale dit encore que « sans pitié, sans distinction, sont des mots inconnus du vocabulaire allemand ». Il faut croire que ce vocabulaire est souple, car M. Zimmermann déclarait à la même minute que l'Allemagne était contrainte de recourir à la guerre « sans pitié, à outrance ». En même temps, le fameux *Korrbureau* parlait de « guerre sous-marine illimitée ». Double langage, double face, où l'éternelle Allemagne se reconnaît. C'est ainsi qu'elle parlait de paix depuis deux mois, au milieu de la trêve des partis, parce que tout le monde chez elle était d'accord pour pousser la construction des sous-marins et, aujourd'hui que l'arme est prête, Tirpitz et Bethmann-Holl-

weg se trouvent réconciliés dans l'exaltation de la terreur sous-marine.

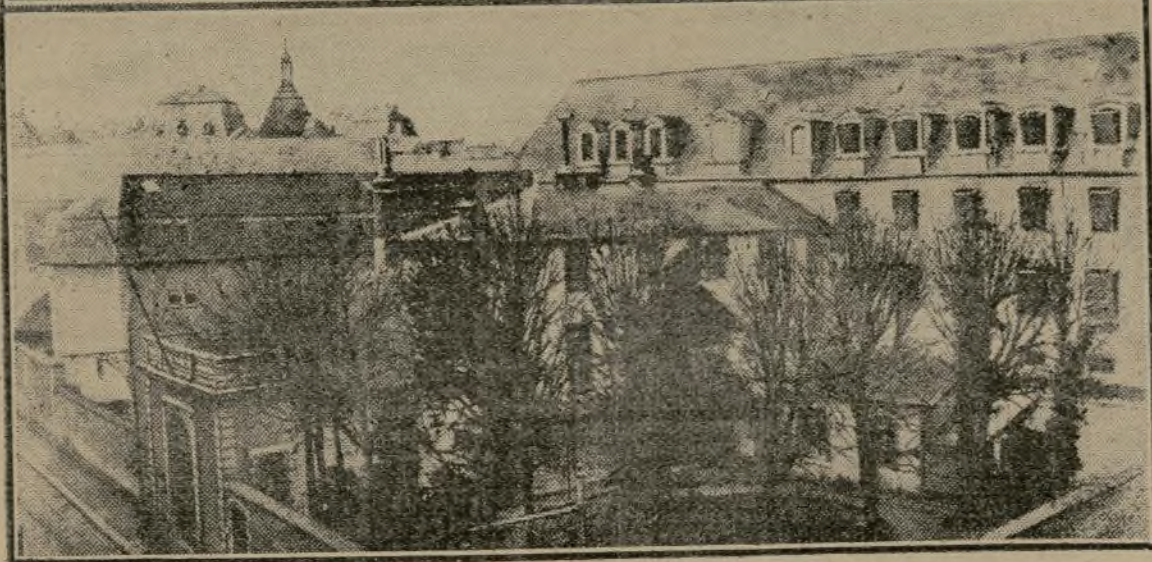
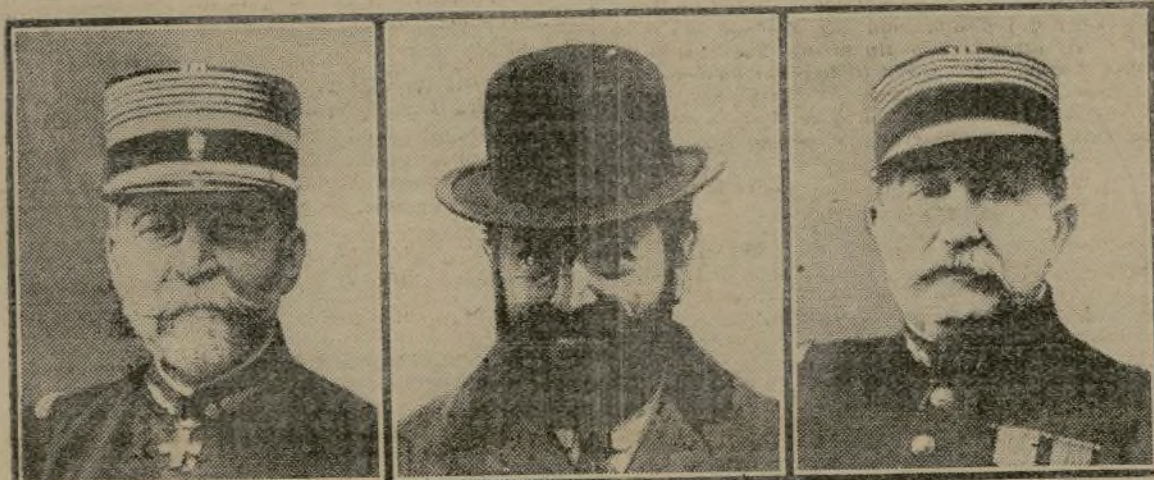
Cependant l'émotion chez les neutres est profonde. Dans les pays scandinaves, la presse est unanime à réclamer une protestation et une action concertée des trois royaumes. En Espagne, M. Romanones demande à l'opinion de lui faire confiance. Quant aux Etats-Unis, c'est sur eux que se fixe l'attention du monde.

Là aussi, la presse, interprète du sentiment public, est unanime à réclamer des mesures énergiques. La presse germanophile elle-même n'a pu se soustraire à ce courant. Comme l'a dit un membre du Congrès : « L'Allemagne nous met le couteau sur la gorge. » Jamais encore l'élite américaine n'avait senti à ce point « la lourdeur du gantelet de fer teuton ». La réponse de l'Allemagne à la question du président Wilson est un défi et une menace. La réponse de l'Entente était un exposé rationnel. L'Amérique est sensible à cette différence qui lui montre qu'en dépit d'un préjugé trop répandu chez elle il n'y a pas de commune mesure entre les deux groupes de belligérants.

Maintenant, la parole est au président Wilson : il faut attendre le fruit de ses réflexions et de ses méditations. Déjà il a fait venir de New-York, dès qu'il a été en possession du texte de l'Allemagne, son fidèle ami le colonel House. Jamais, depuis la guerre, le président ne s'était trouvé en face d'un problème plus troublant. Quasi-médiateur hier, sera-t-il belligérant demain ? Le voilà au grand carrefour de sa vie politique, et le débat intérieur qui se livre en lui ne peut manquer de prendre la forme d'une véritable crise de conscience. Le monde en attend l'issue et le résultat avec une intense curiosité.

Jacques BAINVILLE.

ROCHETTE A ÉTÉ CONDAMNÉ, HIER, A 2 MOIS DE PRISON



LES ACTEURS ET LE DÉCOR

Les débats de l'affaire Rochette se sont déroulés, hier, devant le conseil de guerre de Rennes. Voici en haut, de gauche à droite : 1° le colonel Rouch, président du conseil de guerre ; 2° Rochette ; 3° le commandant Maquet, commissaire du gouvernement. En bas : la prison militaire et le bâtiment du conseil de guerre. C'est dans l'immeuble de gauche que s'est tenu le conseil. Au-dessous de la veranda se trouve la porte par laquelle sont entrés l'accusé et les témoins ; le grand immeuble du fond est la prison. (Voir plus loin le compte rendu de l'affaire.)

Von Tirpitz et von Cappelle



L'AMIRAL VON TIRPITZ (1), ancien ministre de la Marine allemande, grand partisan de la guerre sous-marine à outrance, et son successeur, l'AMIRAL VON CAPPELLE (2), nouveau chef des pirates.

LA PIRATERIE : LE BILAN D'HIER

Six bateaux neutres, trois anglais, un belge

Espagnols. — Le vapeur *Alcorta*, qui transportait des oranges et du minerai, a été torpillé. Douze matelots de son équipage ont été recueillis par le vapeur italien *Giacomo-Feltriacelli*.

Le vapeur *Nuevo-Montana* a été torpillé. L'équipage a été recueilli par le vapeur norvégien *la France*.

Norvégiens. — Le vapeur *Portia* a été torpillé et coulé. L'équipage a été débarqué.

Le vapeur *Sardinia* et le vapeur *Hekla* ont été coulés.

Hollandais. — Le chalutier *Hendrika* a été torpillé et coulé dans la mer du Nord.

Anglais. — Le vapeur *Ravensbourne* a été coulé, ainsi que le vapeur *Essonite* et le chalutier *Violet*.

Belge. — Le chalutier *Marcelle* a été coulé.

Nous ne sommes pas en mesure d'affirmer que cette liste, arrêtée à 11 heures du soir, soit complète.

LEUR BLOCUS

Ce qu'en pensent les Compagnies maritimes et les Sociétés intéressées

Au lendemain de la notification de la mise en blocus des côtes françaises, anglaises et italiennes que les empires centraux viennent d'adresser aux puissances neutres, il nous a paru intéressant d'interroger les représentants à Paris des groupements maritimes français et étrangers sur les conséquences éventuelles de cette nouvelle menace.

A la « Société Centrale des Armateurs de France »

« La volonté de destruction de nos ennemis n'est pas faite pour nous surprendre, nous dit-on. Nous n'en avons pas attendu cette nouvelle manifestation pour armer défensivement nos navires de commerce. Il y a, comme toujours, une part considérable de bluff dans leur projet d'intensification de la guerre sous-marine ; ils ne se sont pas gênés jusqu'ici pour couler tout ce qu'ils rencontraient sur leur route. Grâce à l'armement des navires de commerce, un nombre important de ces unités ont pu sortir indemnes de dangereuses aventures. La menace paraît surtout viser les neutres. Les sous-marins ennemis qui étaient en chantier prendront le large. C'était dans l'ordre.

« Quels que soient leur itinéraire et leur programme, ils trouveront à qui parler. Il se peut aussi

qu'ils aient l'intention de ne pas donner aux équipages et aux passagers le temps de prendre place dans les barques de sauvetage. Cette recrudescence d'atrocité est suffisamment dans leur note pour qu'elle puisse être prévue. Mais, étant donné qu'ils ont toujours tenté de réaliser le maximum de ce qu'ils pouvaient faire, je crois qu'ils veulent, une fois de plus, agir surtout par le bluff sur l'imagination des gens toujours enclins à exagérer leur puissance. Attendons-les avec confiance, mais armons-nous et sachons nous défendre. Nous avons, au surplus, divers moyens de ne pas céder à leurs procédés d'intimidation. Deux bons canons à bord, un à l'avant, l'autre à l'arrière, sont suffisants. Les navires peuvent être ensuite plus souvent convoyés ; mais nous entrons ici dans le domaine des questions techniques qu'il ne nous est pas permis d'aborder... »

A la « Compagnie Générale Transatlantique »

On se montre particulièrement sobre d'explications, les précautions à prendre dépendant de l'état-major général de la marine et devant demeurer secrètes. « C'est surtout en ce moment, nous dit-on, qu'il est indispensable de s'imposer la discipline du silence. Quant à nous, il nous est interdit de publier même les dates d'arrivée, à plus forte raison, celles des départs. »

A l'« Agence Cook »

On attend de Londres des instructions. Devant les guichets se pressent des voyageurs — et notamment de jeunes Japonais — qui ne paraissent pas avoir le moindre souci du nouveau défi allemand.

« Ceux qui s'embarquent maintenant, nous déclare-t-on à la direction, ne le font que poussés par des nécessités impérieuses. Il n'y a plus de tourisme, mais des missions, des voyages d'affaires et d'intérêts. L'augmentation du risque ferait-elle baisser le chiffre de nos passagers ? C'est possible : ce n'est pas certain. En tout cas, pour le surcroît de précautions qui peut être envisagé, nous nous conformerons aux ordres que nous recevrons de notre direction de Londres. Ils ne dépendent même pas de l'autorité maritime française, mais de l'Amirauté britannique, qui prend toutes initiatives utiles à la minute où elles s'imposent, supprime les départs, agit préventivement sans être tenue d'expliquer ses décisions. »

A la « Cunard Line » et à la « Red Star Line »

On nous répond que les courriers ne seront pas interrompus, sans préjuger toutefois des ordres confidentiels qui seront transmis par l'Amirauté anglaise. « Comme mesure intérieure, depuis longtemps déjà nous n'acceptons à bord que les passagers parfaitement en règle. » Une réponse analogue nous est faite au bureau parisien de la Red Star Line.

A la « Holland America Line »

Le directeur de la succursale, à Paris, de cette compagnie n'a pas encore reçu d'ordres de la direction de Rotterdam. « En temps ordinaire, nous dit-il, nos passagers s'embarquent à Boulogne-sur-Mer, à destination de New-York. Depuis la guerre, ils s'embarquent à Falmouth. »

« Deux Américains viennent de retenir leur passage. Nous nous refusons encore à admettre l'éventualité du torpillage de navires de passagers. Évidemment la note de l'Allemagne aux neutres, nous défendant de faire escale sur les côtes anglaises, nous place dans une situation délicate. Jusqu'à présent aucun de nos navires n'a été torpillé. Est-il besoin de vous dire que nos bâtiments ne se livrent pas à la contrebande ? D'ailleurs, la surveillance anglaise est si active, sur toutes les mers, que nul bateau hollandais ne se risquerait à transporter des marchandises destinées aux empires centraux. »

Nous savons d'autre part que les États-Unis et la Hollande sont autorisés à envoyer un bateau de passagers chaque semaine en Angleterre, et suivant une route déterminée.

A la « Transatlantique espagnole »

Au bureau parisien de cette compagnie, on nous a déclaré : « Nos services ne seront pas interrompus. Nous ne fréquentons pas les zones interdites par les Empires centraux. Notre direction a son siège à Barcelone, et nous ne nous occupons, à Paris, que des passagers. Aucun de nos transatlantiques n'a été torpillé jusqu'ici, et si un acte de piraterie nous atteignait il appartiendrait à notre gouvernement d'examiner les sanctions qu'il comporterait. En attendant, nous continuons à recevoir des passagers, et, ce matin encore, il s'en est présenté un certain nombre. »

LA FLOTTE SOUS-MARINE DE L'ALLEMAGNE

LONDRES, 2 février. — On télégraphie de New-York au Daily Chronicle :

L'Allemagne possède de nombreux sous-marins pour remplir la nouvelle tâche qu'elle s'est assignée. Cette flotte de sous-marins sera divisée en sections dont chacune assurera le service du blocus pour une certaine période et sera relevée à intervalles déterminés.

UNE NOUVELLE NOTE AMÉRICAINE A L'ALLEMAGNE (?)

WASHINGTON, 2 février. — L'émotion produite par la proclamation de la guerre sous-marine ne se calme pas. Les protestations qui s'élèvent rappellent, par leur vigueur, celles qui suivirent le torpillage de la Lusitania. La piraterie est le sujet de toutes les conversations. Les pro-allemands en sont stupéfaits. Ils ne peuvent méconnaître le sentiment public. Il n'est pas jusqu'à la presse Hearst — elle était fort germanophile, on le sait — qui, tout en continuant à blâmer le blocus de famine dont l'Angleterre enserrait l'Allemagne, ne déclare :

« Nous suivrons le président quoi qu'il arrive, et s'il ne trouve pas d'autre moyen que de mettre la main à l'épée, nous le suivrons loyalement sur le chemin qu'il aura choisi. »

D'indication officielle sur la décision que prendra le gouvernement, il n'y en a pas. M. Wilson a longuement conféré avec M. Lansing, puis avec le colonel House, qui est toujours son conseiller intime. On pense qu'il ne tardera pas à adopter une ligne de conduite et à agir en conséquence.

On assure même que certaines dispositions ont été arrêtées, et qu'une mesure — que l'on ne peut préciser — a été effectivement prise.

Il y a dans les milieux officiels des indices qu'une communication a été envoyée, ou est sur le point d'être adressée à l'Allemagne en réponse à ses déclarations de blocus.

En l'absence de toute déclaration officielle on formule, en général, l'opinion que cette communication est de nature à mettre le gouvernement allemand en garde contre les risques que comporte une guerre sous-marine sans restriction et qu'elle envisage la possibilité d'une rupture des relations germano-américaines si l'Allemagne persiste à violer les engagements qu'elle a pris vis-à-vis des États-Unis.

On apprend que M. Gerard, ambassadeur à Berlin, a eu un long entretien avec le secrétaire aux Affaires étrangères, M. Zimmermann.

LE CALME DE L'ANGLETERRE, SA RÉOLUTION, SA CONFIANCE, NE SONT PAS DU TOUT ÉBRANLÉS

LONDRES, 2 février. — La nouvelle note allemande sur la guerre sous-marine n'a pas troublé l'opinion anglaise qui estime que, dans l'ensemble, la menace de l'Amirauté allemande ne rendra pas plus difficiles qu'auparavant les communications d'outre-



SIR EDWARD CARSON

mer. Par contre, on observe en Grande-Bretagne, avec une attention passionnée, l'attitude des neutres et principalement celle du cabinet de Washington.

Sir Edward Carson, premier lord de l'Amirauté, devait prendre la parole hier soir dans une réunion à Hull. Il s'est excusé par une lettre dans laquelle, tout en exprimant ses regrets d'être retenu à Londres par une indisposition, il tient à affirmer son entière confiance dans la résolution du peuple anglais :

Nous sommes menacés d'une recrudescence de barbarie par un ennemi qui a depuis longtemps substitué au droit des gens des pratiques de pirate.

Il ne faut pas se faire d'illusions sur les dangers de la campagne sous-marine. Les attaques inhumaines contre le trafic maritime pacifique dans le monde créent pour les Alliés un problème aussi difficile que grave. Je puis affirmer que, jour et nuit, avec une énergie inlassable, l'Amirauté est aux prises avec le problème et que l'anxiété constante ne sert qu'à nous pousser à faire des efforts toujours plus grands.

EVIAN Saison CACHAT
de Mai à Octobre
Hôtels : Royal, Splendid, Brimbor

Ayuntamiento de Madrid

La mobilisation civile est imminente

De même qu'en Angleterre, la mobilisation civile destinée à intensifier notre effort et à faire concourir toutes les bonnes volontés à l'œuvre de préservation que nous poursuivons va être prochainement instituée en France.

Le projet est établi dans ses grandes lignes, et M. Clémentel, ministre du Commerce, qui a présidé à son élaboration, en a longuement entretenu, hier matin, ses collègues au Conseil des ministres, tenu à l'Élysée.

Nous croyons savoir que les mesures envisagées ne tarderont pas à être rendues publiques.

Les Allemands préparent l'opinion à une prochaine offensive

La dernière journée n'a donné lieu encore qu'à des engagements locaux en différents secteurs du front occidental, notamment dans la partie de ce front occupée par les troupes britanniques, entre la Somme et l'Aisne, au nord de Verdun, en Lorraine et dans les Vosges. Le succès de notre coup de main du 31 janvier au sud de Leintrey avait paru assez important aux Allemands pour qu'ils fissent mention de l'affaire en leurs dépêches officielles. Ils ont essayé hier de riposter par une attaque contre nos tranchées ; cette attaque a été brisée par nos tirs de barrage.

En Courlande, l'ennemi n'a pas réagi contre l'avantage obtenu par les Russes, qui ont repris les tranchées perdues à l'est de la route de Kalntzem à Schlock. Il n'a pas cherché d'avantage à regagner les positions que les Russes lui ont enlevées à l'ouest de Jakobeny, sur les hauteurs qui dominent la Bystritza et la route de Marmaros-Sziget à Dorna-Vatra. L'échec est cependant assez grave, car il a coûté aux Austro-Allemands mille prisonniers de plus et leur ferme l'accès du col de Dorna-Vatra.

Faute de mieux, les Allemands ont annoncé hier et aujourd'hui que leurs reconnaissances leur avaient apporté de « précieux renseignements » sur ce qui se passe dans nos lignes. Voilà une déclaration assez surprenante, car si vraiment nos ennemis avaient des indications sérieuses sur nos projets, leur intérêt évident serait de feindre l'ignorance. Mais les bulletins de l'état-major allemand sont destinés avant tout à l'opinion allemande, dont l'état réclame en ce moment des soins attentifs. Il semble qu'on cherche à répandre l'idée que nous préparons une grande offensive. De cette façon, les attaques des Allemands sur notre front pourront, en cas d'insuccès, être présentées comme des opérations préventives, et on leur attribuera en toute sécurité cet effet d'avoir retardé notre action ou d'en avoir diminué l'ampleur. Quand les Allemands se sont rendu compte, vers la fin de mars dernier, qu'ils ne prendraient pas Verdun, ils ont inventé un projet, d'ailleurs absurde, d'attaque par Verdun contre Metz, et se sont vantés d'en avoir empêché l'exécution. Ils recommencent aujourd'hui cette manœuvre morale, mais en la préparant de plus loin.

Jean VILLARS.

COMMUNIQUES OFFICIELS

du VENDREDI 2 FÉVRIER (914^e jour de la guerre)

14 HEURES.

EN LORRAINE, une attaque dirigée, hier soir, sur nos tranchées AU SUD DE LEINTREY a échoué sous nos feux.

Vives actions d'artillerie dans les secteurs de Louvemont (rive droite de la Meuse) et de Metzeral (Vosges).

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la soirée d'hier, un avion allemand a lancé cinq bombes sur Dunkerque. Les dégâts sont insignifiants. Pas de victimes.

23 HEURES.

EN BELGIQUE, un coup de main sur un de nos petits postes du SECTEUR DE SAINT-GEORGES a échoué sous nos feux.

DANS LA RÉGION DE SAINT-MIHIEL, notre artillerie a exécuté un tir de destruction sur les organisations allemandes de la FORÊT D'APREMONT.

Journée calme partout ailleurs.

DERNIÈRE HEURE

La note allemande et la presse

LA PRESSE AMÉRICAINE

L'Evening Sun :

Lorsque l'Allemagne s'apercevra que notre patience ne peut pas être mise à une trop rude épreuve, elle reviendra, nous l'espérons, à une attitude plus raisonnable.

Le Globe :

La note équivaut à une déclaration de guerre contre notre pays. Si le conflit éclate, l'Amérique pourra toujours se prévaloir de son bon droit.

L'Evening Post :

Il serait préférable de mourir de faim, d'être plongés dans la misère, de souffrir mille morts, que de se soumettre à une tyrannie basée sur le meurtre organisé.

Le Louisville Courier Journal :

C'est une provocation directe à la guerre adressée aux Etats-Unis. Le défi devrait être accepté dans les vingt-quatre heures.

Le Providence Journal :

A sa première tentative de relever cette menace de guerre, le président Wilson sera contraint de rompre sur le champ les relations diplomatiques.

LA PRESSE ANGLAISE

Le Times :

La réplique de l'Allemagne au discours du président Wilson sur la paix universelle est un coup pour les Américains, mais non une surprise pour les autres nations du monde civilisé.

La situation désespérée de l'Allemagne ne peut être cachée et beaucoup de gens compétents pensent comme les Américains que le principal ennemi de l'humanité entre maintenant dans la dernière phase d'une lutte sans espoir.

Le Daily Express :

Le monde des neutres tourne les yeux vers le plus grand des neutres, attendant de lui une indication. M. Wilson transigera-t-il encore une fois avec les lâches assassins de Berlin ? Nous serions aveugles si nous n'apercevions pas que les Etats-Unis sont arrivés au moment le plus critique de leur histoire. En même temps qu'une insulte grossière, l'Allemagne jette son gant à la figure de la civilisation. Washington le ramassera-t-il ?

LA PRESSE ITALIENNE

La Tribuna :

Est-il possible que les neutres et parmi eux M. Wilson, qui a une si exquise sensibilité juridique, ne s'aperçoivent pas de ce que toute cette manœuvre préméditée contient d'insultant et de cynique ?

Et voudront-ils supporter, outre les dommages, l'affront de ce véritable défi à leur endroit ?

Le Giornale d'Italia :

L'Allemagne essaie, tout en menaçant ses ennemis, une pression sur les neutres afin qu'ils reprennent leur action en faveur de la paix. Il s'agit de savoir si les neutres voudront, sans renoncer à la vie, laisser poursuivre la violation du droit des gens.

Ouent aux Villes, ce serait une folie de penser que les difficultés créées par la guerre sous-marine puissent les faire se plier aux conditions de la paix allemande. Cette dernière et désespérée tentative de nos ennemis confirme notre conviction que nous ne sommes pas éloignés d'une conclusion victorieuse du conflit.

LA PRESSE ESPAGNOLE

La Epoca :

Malgré les mesures prises maintenant par les Empires centraux, le commerce maritime continuera à exister, et les sous-marins ne pourront l'empêcher. Ce qu'a cherché l'Allemagne, c'est un prétexte pour couler sans avis préalable tous les navires belligérants et neutres.

La Correspondencia de Espana :

L'Allemagne sait que l'Angleterre, la France, l'Italie et la Russie continueront à recevoir, de toutes les parties du monde, tout ce qui leur est nécessaire. C'est donc l'Espagne qui supportera le plus lourdement les conséquences du nouveau blocus qui arrêtera son commerce d'exportation et l'empêchera de recevoir d'Angleterre le charbon indispensable à ses industries.

LA PRESSE HOLLANDAISE

Le Nieuwe Courant :

L'acte de l'Allemagne place la Hollande devant les difficultés économiques les plus graves. Aucun navire hollandais n'a quitté Rotterdam depuis la notification du blocus. Le bateau postal de Flessingue a été avisé de ne pas quitter ce port. Le blocus allemand équivaut en réalité à une rupture des communications entre la Hollande et ses colonies.

Le Rotterdamsche Courant :

Le blocus constitue un acte de désespoir provoqué évidemment par la situation intérieure de l'Allemagne. Il est douteux que le nouveau système d'invention allemande amène rapidement la paix entre les puissances centrales et l'Entente ; il constitue bien plutôt une menace aux neutres qu'une mesure contre les adversaires. Les chances de voir la Hollande impliquée dans le conflit s'accroissent fortement.

ALLEMAGNE ET ETATS-UNIS

En cas de rupture...

Les navires allemands internés dans des ports américains seront coulés par leurs équipages

LONDRES, 2 février. — Un télégramme de Charleston (Caroline du Sud) fait connaître que le cargo allemand Liebenfels, interné dans ce port depuis le début de la guerre, a été coulé mystérieusement, bien qu'il fût à l'ancre.

Des remorqueurs ont essayé d'intervenir, mais leurs offres de sauvetage ont été refusées.

Le bruit s'est répandu dans la ville que l'équipage avait délibérément coulé son bâtiment. — (Radio.)

LONDRES, 2 février. — Suivant un câblegramme de New-York, le gouvernement américain est informé que l'Amirauté allemande a donné l'ordre de détruire les navires de commerce allemands internés dans les ports des Etats-Unis, au cas où la guerre apparaîtrait imminente.

L'administration des Etats-Unis est convaincue que le sabotage du Liebenfels, dans le port de Charleston, est la conséquence de cet ordre.

Lord Newton propose d'embarquer des officiers allemands à bord des navires menacés

LONDRES, 2 février. — Lord Newton, sous-secrétaire aux Affaires étrangères, a déclaré aujourd'hui, dans une interview avec un correspondant de l'Agence Reuter, que la meilleure marche à adopter en présence de la menace allemande de torpiller tous les bâtiments-hôpitaux serait de placer à bord de ces bâtiments un certain nombre d'officiers allemands dont on annoncerait officiellement le nom et le grade au gouvernement allemand.

Lord Newton considère qu'une telle mesure est parfaitement légitime et, de fait, similaire de celle prise par les Allemands durant la guerre de 1914-1915, où des officiers français furent obligés de voyager dans des trains exposés aux attaques des troupes françaises.

Important conseil des ministres à Madrid

MADRID, 2 février. — Le roi est rentré aujourd'hui à Madrid. Il a eu aussitôt un long entretien avec le comte Romanones.

Demain se tiendra à Madrid un important conseil des ministres sous la présidence du roi.

Un conseil des ministres préliminaire a lieu ce soir au domicile du comte Romanones.

Le comte Romanones, dans des conversations avec des journalistes, a déclaré que, suivant les informations reçues de Londres, l'annonce du blocus n'a pas produit en Grande-Bretagne une très grande impression.

On affirme, d'ailleurs, que l'Angleterre a pris des mesures telles que le blocus ne saurait être effectif.

LE GOUVERNEMENT HOLLANDAIS DÉLIBÈRE

ROTTERDAM, 2 février. — Une conférence a été tenue cet après-midi au ministère des Affaires étrangères, à laquelle assistaient les ministres de la Marine, des Colonies, du Commerce, le chef de l'Etat-major de la marine, le président du Nederlandsche Overzee Trust, représentant les grandes compagnies de navigation, et le ministre des Affaires étrangères.

Cette réunion a eu pour objet l'étude de la note allemande. Les ministres se sont réunis ensuite en conseil.

Le plus grand secret est gardé sur leurs délibérations.

LE BLOCUS FORCERA LA SUISSE A RÉDUIRE SA CONSOMMATION

BERNE, 2 février. — Le Conseil fédéral, en raison de la situation devenue plus critique à la suite des nouvelles mesures apportées par les belligérants dans la guerre sous-marine, a pris toute une série de dispositions tendant à la restriction de l'emploi des denrées alimentaires et recommandant à la population de réduire sa consommation.

LES OPÉRATIONS de nos alliés

Le communiqué russe

PETROGRAD, 2 février. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — A l'ouest de Srowentich (5 verstes au sud-ouest de Brzezany) un détachement d'Allemands, vêtus de pardessus blancs, a pénétré dans nos tranchées de première ligne, après un violent bombardement. Notre contre-attaque, appuyée par l'artillerie, a rejeté l'ennemi dans ses tranchées.

FRONT ROUMAIN. — Fusillade et reconnaissances d'éclaireurs.

FRONT DU CAUCASE. — Rien d'important à signaler.

Le communiqué italien

ROME, 2 février. — Commandement suprême : SUR LE VERSANT SEPTENTRIONAL du mont Malo (Tourant Posina-Astico), nos patrouilles ont attaqué et détruit un avant-poste ennemi ; nous avons fait 11 prisonniers.

DANS LA VALLEE SUGANA, l'ennemi a procédé à un bombardement avec obus à gaz asphyxiants de nos positions du mont Levre et Ospedolotto, et du val de Tesino. Nous n'avons éprouvé aucun dommage.

SUR LE FRONT DES ALPES JULIENNES, les actions d'artillerie ont perdu de leur intensité mais les patrouilles ont déployé une très grande activité. Une d'elles a lancé dans les lignes ennemies plusieurs bombes qui ont amené l'explosion d'une petite réserve de munitions.

Le communiqué belge

Canonade d'intensité variable sur tout le front belge, tant au cours de la nuit que durant la journée du 2 février.

COMMUNIQUÉ DE L'ARMÉE D'ORIENT

Le mauvais temps est général. Les actions d'artillerie continuent, en particulier dans la zone Struma-Doiran-Vardar et dans la région monastique au nord de Monastir.

Quelques rencontres de patrouilles au sud de Sérès, près du lac Doiran et dans la boucle de la Cerna.

LA GRÈCE SATISFAIT AUX DEMANDES DE L'ENTENTE

ATHÈNES, 2 février-30 janvier (retardée dans la transmission). — Le Journal officiel publie aujourd'hui un décret royal ordonnant le licenciement de tous les volontaires des armées de terre ou de mer, qui avaient contracté un engagement à la veille des événements du 1er décembre et qui avaient déjà été mis en congé illimité.

Les journaux déclarent que cette mesure est une nouvelle preuve de la sincérité des intentions de la Grèce à l'égard de l'Entente.

Un officier grec cité à l'ordre du jour de l'armée alliée

SALONIQUE, 29 janvier. (Retardée à Paris.) — Le général Sarrail a cité à l'ordre du jour de l'armée et décoré de la croix de guerre avec palme un officier de cavalerie hellénique aviateur dans l'armée nationale, pour avoir contribué à abattre un avion allemand et fait prisonnier son pilote.

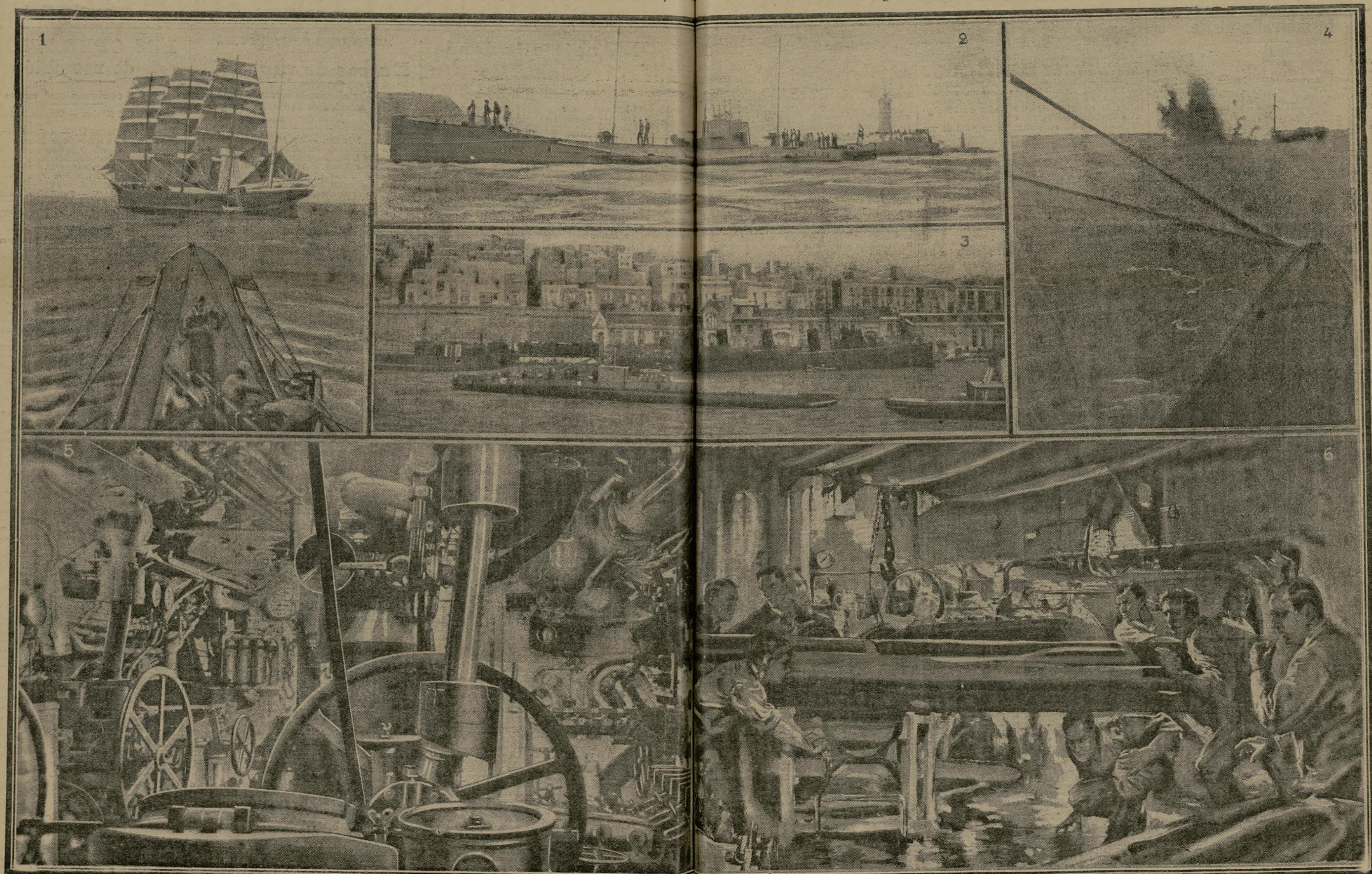
C'est le premier officier grec qui obtient cette distinction.

La situation des empires centraux inquiète le roi Constantin

SALONIQUE, 2 février. — Un message signé d'une personnalité italienne et adressé à Rome montre le roi Constantin très inquiet sur la situation des Empires centraux. Des indiscrets circulent à propos d'un entretien du roi avec son entourage militaire à qui il aurait dit que les Austro-Allemands ne pourraient pas tenir si la guerre se prolonge au delà de l'été.

BEKEDICTINE "la Grande Lique Française TONIQUE - DIGESTIVE"

L'Allemagne doit avoir environ 180 sous-marins, mais 60 seulement peuvent naviguer en même temps



De combien d'unités l'Allemagne peut-elle disposer dans la guerre sous-marine à outrance qu'elle entreprend ? En tenant compte de ce qu'elle possédait, de ce qu'elle a construit depuis août 1914 et de cinquante sous-marins perdus, elle doit en avoir environ cent quatre-vingts en service. Chaque expédition d'un sous-marin, en comptant un repos de douze jours au port d'attache, dure quarante et un jours et nos ennemis doivent disposer de trois navires pour en avoir un

constamment en action : 1° Sous-marin s'apprêtant à torpiller un voilier ; 2° L'« U-35 » rentrant au port ; 3° Sous-marin capturé dans la Méditerranée et amené dans le port de La Valette à Malte ; 4° Navire marchand torpillé faisant explosion à quelques encablures du sous-marin ; 5° La chambre des machines à bord d'un sous-marin à grand rayon d'action ; 6° La chambre des torpilles d'un bâtiment allemand. Une torpille vient d'être lancée, une autre est prête à partir.

Ceux qui ne passeront pas la nouvelle visite

La Chambre a déterminé, hier, les catégories d'exemptés et de réformés qui ne seront pas soumis à la nouvelle visite.

Le vote de l'amendement Ignace, refusant l'exception prévue par le texte de la commission en faveur des engagés spéciaux d'avant le 23 novembre 1916, réduisait l'article 5 au texte suivant :

Sont dispensés de la visite prévue à l'article premier :

Les engagés spéciaux dont l'engagement a été par la suite résilié pour inaptitude physique ; exception faite des insoumis, les hommes âgés de plus de quarante ans appartenant aux classes de mobilisation postérieures à la classe 1895, ces hommes devant être versés dans leur classe d'âge et en suivre le sort.

Après l'avoir adopté, la Chambre entreprit de le compléter.

On revint d'abord sur les engagés spéciaux. M. Porteu demandait que ceux non reconnus aptes au service armé lors de la prochaine visite soient maintenus dans la fonction qu'ils occupent en vertu de leur engagement.

— Pas du tout, riposta M. Maginot. Vous le savez bien hier dans le droit commun : ils doivent suivre le sort des hommes de leur classe !

L'amendement de M. Porteu fut repoussé par 328 voix contre 133.

— A ors, demanda quelqu'un, que ferez-vous de ceux qui seront réformés à la visite ?

— Ils continueront à être dégagés de toute obligation militaire et l'accord passé entre l'Etat et eux subsistera, répondit M. René Besnard.

Ce fut une telle explosion de protestations que le sous-secrétaire d'Etat à la Guerre revint sur son interprétation :

— Il est admissible, convint-il, de considérer l'engagé spécial reconnu inapte au service armé et au service auxiliaire comme délié de son engagement.

A une forte majorité la Chambre adopta, en effet, un amendement de M. Lacand, déliait de leur engagement, sur demande, les engagés spéciaux reconnus inaptes au service armé et au service auxiliaire lors de leur prochaine visite. Ces hommes pourront donc, à leur gré, rentrer dans la vie civile.

On arriva ensuite aux amendements ayant pour objet de créer des exceptions en faveur de certaines catégories d'exemptés et de réformés.

Un instant, la Chambre se passaonna. M. Compière-Morel lui demanda de dispenser de la visite les agriculteurs appartenant aux classes de la territorialité :

— On a parlé d'égalité, dit le député du Gard. Est-ce au nom de l'égalité qu'on maintient les ouvriers dans les usines, alors qu'on envoie les agriculteurs dans les tranchées ? (Rires.)

Il est né essai de maintenir notre production agricole si nous ne voulons pas aboutir à la famine et à la banqueroute !

Le général Lyantey combattit l'amendement M. René Besnard ajouta :

— Si vous voulez faire échouer la loi, dites-le !

Par 321 voix contre 172, l'amendement de M. Compière-Morel fut repoussé. Une disposition de M. Vailly, dispensant de la visite les instituteurs publics en fonction, avait subi le même sort par 268 voix contre 169.

Malgré l'opposition du gouvernement et de la commission de l'armée, la Chambre dispensa toutefois de la visite :

Par 273 voix contre 189, et sur la proposition de MM. Mistral et Landry, les pères de quatre enfants et les veufs, pères de trois enfants :

Par 302 voix contre 143, et sur la proposition de MM. Arvidé Peyroux et Georges Ancel, les fils de familles nombreuses ayant cinq frères en service armé ou deux frères tués au champ d'honneur :

A moins l'ère, sur la proposition de M. Léon Patout, les prisonniers civils ou militaires, évadés, échappés ou rantrés d'Allemagne.

M. Brache obtint du ministre la promesse que les engagés spéciaux versés dans le service armé puis r versés dans le service auxiliaire retrouveront un contrat similaire à celui pour lequel ils avaient contracté leur engagement : M. Lefas, celle que les engagés spéciaux reconnus aptes au service armé verront leur engagement résilié sur-le-champ et seront libérés pour être incorporés avec leur classe.

Avant repoussé par 231 voix contre 147, un amendement de M. Poirier de Narçay qui soumettait, à la révision les sujets des nations alliées dont les classes ont été appelées dans leurs pays respectifs, la Chambre adopta l'ensemble de l'article 5.

Elle continue aujourd'hui avec l'intention de terminer ce soir.

Léonard BLOND.

LECONS PAR CORRESPONDANCE **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

Rochette devant ses juges

RENNES, 2 février. — La séance du conseil de guerre a été ouverte à une heure et demie, sous la présidence du colonel de gendarmerie Rouch. Ce n'est qu'à trois heures et demie qu'a été appelée l'affaire Rochette. Aussitôt introduit dans la salle par l'adjoint de service, Rochette s'avance délibérément vers le bureau du conseil qu'il salue militairement. Puis d'une voix forte, l'air nullement troublé, l'accusé déclina ses nom, prénoms et qualité. « Je suis, dit-il, répondant à une interrogation du colonel-président, brigadier au 32^e régiment territorial d'artillerie. »

D. — Quelle est votre situation au point de vue militaire ?

R. — Je suis insoumis.

Après avoir échangé ensuite quelques mots avec son défenseur, M^e Brenugat, Rochette s'assied face aux membres du conseil de guerre. La barbe noire, qui ornait jadis le visage de l'accusé, a maintenant complètement disparu, ce qui modifie considérablement sa physionomie.

Lecture est donnée de l'ordre de mise en jugement, puis du rapport du commissaire-rapporteur. Après quoi, le colonel président procède à l'interrogatoire de Rochette.

Le président demande à l'accusé :

— Pourquoi n'avez-vous pas répondu à l'ordre d'appel ?

Rochette répond :

— Si j'avais obéi à l'ordre d'appel, on m'aurait incarcéré : je suis donc peut-être un insoumis au point de vue juridique mais le conseil reconnaîtra qu'il y a une énorme différence entre mon cas et celui de beaucoup d'autres insoumis.

Le président :

— Il y a dans le dossier trois lettres de vous, une au ministre de la Guerre, une à M. Hervé, la dernière au général commandant les armées.

De la lettre au ministre du 18 octobre 1916, dont le commandant Maquet, commissaire du gouvernement, donne lecture, il résulte que Rochette avait consulté son avocat sur la possibilité d'obtenir un sauf-conduit pour rentrer en France et faire son service, mais la réponse fut que la chose était impossible à tenter.

— Vous nous avez dit que vous viviez paisiblement à l'étranger ?

— Oui, mon colonel.

— Paisiblement mais pas honnêtement, puisque, en tournant le dos à votre pays, vous refusiez de purger votre peine.

Rochette répond vivement :

— Je ne discuterai pas ici ma condamnation. Je m'incline devant la chose jugée. Je tiens à dire seulement que certains bons esprits en France n'acceptent pas la décision toute faite et ne s'inclinent pas devant les faits.

On entend ensuite le réquisitoire et la plaidoirie. Sur le coup de six heures du soir, le conseil de guerre condamne Rochette à deux mois de prison, avec circonstances atténuantes.

Cette peine complètera à partir du 17 octobre 1916.

On va vendre du charbon à l'Opéra

Dans divers quartiers parisiens on a installé de nouveaux abris afin de satisfaire la petite clientèle.

Dans le neuvième arrondissement, il est probable qu'après accord avec M. Rouché un bureau de vente de petits sacs de 10 kilos de charbon sera ouvert dans une dépendance de notre Académie nationale de musique.

Nouvelles parlementaires

La défense contre les sous-marins

La commission de la marine de guerre a reçu hier, de son président, M. Chaumet, communication d'un dossier qui lui a été transmis par le ministre de la Marine relativement au programme de défense contre la guerre sous-marine.

Elle examinera le dossier dès lundi prochain, M. Cels a été chargé du rapport.

La commission a adopté, d'autre part, le rapport de M. Le Bail sur le projet de loi tendant à la création du grade de capitaine de corvette, du grade de maître principal et à la suppression du grade d'aspirant de marine.

Notre flotte marchande

M. André Hesse a déposé hier une demande d'interpellation sur les mesures prises par le gouvernement pour assurer la réalisation de l'ordre du jour, voté par la Chambre le 27 novembre dernier, l'invitant à assurer à nos chantiers de construction les moyens matériels de construire la flotte marchande nécessaire aux besoins du pays.

L'affranchissement des cartes postales

M. Amiard et plusieurs de ses collègues ont déposé une proposition de loi tendant à ramener de 0 fr. 10 à 0 fr. 05 centimes la taxe intérieure d'affranchissement des cartes postales.

Avec la taxe actuelle, font-ils remarquer, il coûte aussi cher pour envoyer une carte postale de Paris à la rue de Rome que de Paris à Rome.

TRIBUNAUX

Encore un espion condamné à mort

Le chimiste Sami Liebermann, âgé de quarante-deux ans, originaire de Tritoia (Roumanie), inculpé d'espionnage, a été condamné, hier, à la peine de mort par le troisième conseil de guerre.

Les juges militaires, à l'unanimité, ont répondu affirmativement aux questions suivantes :

Samy Liebermann est-il coupable d'avoir :

1^o à Francfort, en 1916, entretenu des intelligences avec l'ennemi, dans le but de favoriser ses entreprises ?
2^o à Paris, où il se trouvait en 1916, adressé plusieurs fois, à l'encre sympathique, des informations d'ordre militaire, et procuré de la sorte à l'ennemi des renseignements susceptibles de nuire aux opérations de l'armée ou de compromettre la sûreté des places, postes ou autres établissements militaires ?

3^o dans la même année, et de la même capitale, tenté de procurer à l'ennemi des renseignements ?

L'espion, qui était assisté de M^e Viteau, commis d'office, s'est immédiatement pourvu en révision.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

Le banquier Siméoni à l'instruction

M. Pradet-Balade, juge d'instruction, a procédé, hier, en présence du banquier Siméoni, dit « de fidèles », à l'examen des documents mis sous scellés lors de la perquisition opérée à la banque rue Gaillon.

M^e Paul Gaye, défenseur de l'inculpé, assistait à cette formalité judiciaire, ainsi que M. Faure, l'un des trois experts commis par le magistrat instructeur.

M. Pradet-Balade interrogera mercredi le prince de Broglie-Revel.

Dans la magistrature

Sont nommés par décrets, en date du 2 février 1917 :

Procureur général près la Cour d'appel de Rennes, M. Canac, président de chambre à ladite Cour, en remplacement de M. Pédy, qui a été nommé par un précédent décret premier président de ladite Cour.

Président de chambre à la Cour d'appel de Rennes, M. Gaspariat, conseiller à ladite Cour.

Procureur général près la Cour d'appel d'Orléans, M. Reaume, procureur de la République près le tribunal de première instance de Bordeaux.

FAITS DIVERS

PARIS

Asphyxies accidentelles. — Hier matin, on a trouvé, à demi-asphyxiés dans leur appartement, 112, rue Réaumur, Mme Irma Maurel, âgée de cinquante-trois ans, et ses nièces, Mlles Edith et Adrienne Cabourg, âgées de trente-neuf et trente-cinq ans.

Pendant la nuit, le tuyau en caoutchouc d'un fourneau à gaz avait éclaté.

Après avoir reçu les premiers soins d'un médecin, les trois victimes ont été transportées à l'hôpital de la Charité.

Une chiffonnière, Mme veuve Busson, âgée de soixante-sept ans, demeurant 11, rue Saint-Médard, a été, la nuit dernière, trouvée morte derrière la porte de sa chambre ; à la suite d'un commencement d'incendie accidentel, elle avait été asphyxiée par la fumée.

Victimes du froid. — Hier, à 4 h. 1/2 du soir, M. Roussel, âgé de soixante ans, plombier, demeurant 68, rue de Grenelle, est mort, frappé de congestion, alors qu'il travaillait dans l'hôtel des Invalides.

M. Pierre Boy, âgé de cinquante-huit ans, brocanteur, demeurant 156, rue de Fontainebleau, à Biotre, est décédé à l'hôpital Cochin, à la suite d'une congestion causée par le froid.

LEPARTEMENTS

L'incendie de l'hôtel de ville de Tulle. — TULLE. — L'incendie, qui a éclaté avant-hier soir, à l'hôtel de ville de Tulle, n'a pu être éteint que dans la nuit.

Le deuxième et le troisième étages, dans lesquels se trouvaient les bureaux des divers services de la ville, sont détruits. On a sauvé les registres de l'état civil et la plus grande partie des archives.

Le décalogue antituberculeux

Le professeur Maurice Letulle, membre de l'Académie de Médecine, secrétaire général du Comité central d'assistance aux militaires tuberculeux, a eu l'idée de résumer en dix commandements les prescriptions indispensables pour lutter contre la tuberculose.

Voici les articles de ce décalogue :

1. Jamais à terre ne cracheras, mais dans un crachoir seulement.
2. L'air pur, aux champs rechercheras, en montagne, à la mer, partout, passionnément.
3. Poussières des villes, fumées d'usines redouteras, comme des humains l'effreux relent.
4. Ta fenêtre ouverte jour et nuit tiendras, pour guérir ton pouton sûrement.
5. Au lit, seul, tu coucheras, pour y dormir commodément.
6. Nourriture saine, sans abus, consommeras et mastiqueras consciencieusement.
7. Du tabac et des drogues l'abstiendras, mais surtout d'alcool absolument.
8. Aucun excès ne commettras : ménage tes forces prudemment.
9. Ton corps, matin et soir, laveras, mains et bouche aux repus moment.
10. Ces lois d'hygiène observeras afin de vivre longuement.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Bouyssol le Marin⁽¹⁾

CÉLÉBRATION

Pendant les quarante-deux jours que le Dieu-Merci passa en surestaries à Bizerte, je voyais fréquemment son capitaine, Aristide Plissonnière. Il attendait de pouvoir décharger le charbon primitivement destiné à Bordeaux et que le gouvernement avait dévié sur Bizerte en prévision des rigueurs de l'hiver tunisien, que la population du Protectorat n'était pas préparée à supporter. De fait, nous payions, en ce temps-là, 13 francs les 100 kilos à Mateur, alors qu'ils en valaient 13 à Bordeaux. Et Aristide touchait de son armateur une gratification de 100 francs par jour de surestaries. Ledit armateur, petit pingre crasseux, célèbre dans le quartier des Accoules pour son avarice, devenait tellement riche, avec son vieux clou de Dieu-Merci, qu'il tournait au prodigue. Notre ami n'en faisait ni plus ni moins, car il a reçu du Ciel une belle âme de pauvre, avec laquelle il a toujours vécu noblement sans se préoccuper de son existant en misère.

Pourtant, un soir, je lui trouvai l'air singulier. Je l'avais rencontré, vers la nuit, à la porte du restaurant Béarnais, un panier à la main — un panier qui, visiblement, contenait quelques-unes de ces précieuses bouteilles des coteaux dont il se munissait dans les grandes circonstances. Sans doute dus-je — oh ! très involontairement ! — loucher vers le colis, car il me dit, avec une grande franchise :

— Je ne vous invite pas à dîner... Excusez-moi ! Aujourd'hui est un grand jour pour moi et j'espère, avec l'aide de Dieu, le célébrer dignement et parvenir à me griser. Et, pour cela, il faut que je sois seul ; autrement je parle, je me distrais et je rate mon affaire.

Je m'inclinai avec la déférence silencieuse que méritait un si ferme projet et allais me retirer, quand il me retint pour ajouter, avec un sourire jusqu'aux oreilles :

— Pour vous seul ! C'est un secret ! Bouyssol est décoré !

Nous nous serrâmes la main. J'éprouvais une véritable émotion. Bouyssol décoré ! C'était un hommage rendu par l'altière et dédaigneuse marine à la pègre héroïque des officiers de fortune. Les aventuriers de mer ont ressurgi du fond de la race pour attester que si le bon plaisir royal n'existe pas pour les nobilités, la gloire de servir bravement survivra éternellement, chez nous, à la maussaderie des aristocraties les plus bourgeoises — plus pure d'être plus obscure et plus belle de s'imposer que d'être reconnue de bonne grâce. Bouyssol décoré !... Je n'en dormis pas de la nuit.

A une heure très tardive, j'entendis du bruit dans le corridor de l'hôtel. On secouait une porte, violemment.

— Qui est là ? cria la voix flûtée de la patronne.

— Vous n'avez pas besoin de le savoir. Dépêchez-vous seulement un peu, je suis pressé.

Hélas ! c'était la voix d'Aristide. Son erreur n'était que trop visible : il se trompait de porte et croyait être à celle d'en face dont chaque voyageur peut légitimement réclamer l'accès à toute heure de jour et de nuit.

— Vous n'entrez pas ! cria le patron.

— Nous allons bien voir !...

Je m'élançai hors de ma chambre, sommairement vêtu, trop tard, malheureusement, car le mal était déjà fait. M. Isaachi, notre propriétaire, gisait en chemise sur le linoléum du corridor, ne donnant plus signe de vie — la respiration arrêtée net par la bourrade qu'Aristide lui avait donnée dans l'estomac. Mme Isaachi, en proie à une attaque de nerfs, criait : "A l'assassin !" Et Aristide, la cigarette au coin de la bouche et les deux mains dans les poches, considérait son ouvrage avec une satisfaction évidente.

En un clin d'œil, les couloirs et les escaliers se peuplèrent d'une foule belliqueuse d'officiers français et serbes, dans les costumes les plus sommaires, mais tous munis d'un képi et d'un sabre. Il y eut de la confusion. Par les portes entr'ouvertes, on aperçut le désarroi d'alarmes conjugales assez pittoresques. Je me laissai distraire un instant par l'imprévu de ces tableaux, et, quand je cherchai Aristide, je ne le trouvai plus. S'était-il sauvé ? Dans le vestibule, où se tenait un conseil de guerre entre les officiers supérieurs, j'interrogeai Ali, le portier.

— Ya n'a pas laissé sortir personne, me dit-il, excepté M. Plissonnière qui a dit comme ça : "Sale hôtel, trop bruyant, pas moyen de dormir, li !... le camp."

Je respirai. Peut-être M. Isaachi n'aurait-il pas, dans l'obscurité, reconnu son adversaire et tout s'arrangerait-il si Aristide avait le bon esprit de ne reparaitre que le lendemain. Je comptais sans la fantaisie de notre ami... Ce qui se passa, ensuite, je ne l'ai appris que plus tard, mais je dois le dire tout de suite.

Aristide, au sortir de l'hôtel, se dirigea vers un petit café qui lui était familier. La porte, naturellement, en était close, mais mal close, car, en ce pays, où l'on ne cambrie guère, les verrouillages sont négligés. Le

brave Plissonnière n'eut donc pas à pousser bien fort sur le vantail pour qu'il cédât. Probablement étonné de l'obscurité et du silence de la salle et oubliant l'heure qu'il était, il se dirigea à tâtons vers l'arrière-boutique, afin d'obtenir quelque information, et, arrivé là, buta dans un enchevêtrement d'étagères et de porte-bouteilles qui s'écroulèrent avec fracas. Aristide ne jugea pas prudent d'essayer de se dégager dans l'obscurité : une table était à sa portée, il s'y étendit et, s'étant fait un oreiller de son veston, ne tarda pas à s'endormir du sommeil du juste.

Cependant, le cafetier, malgré les pleurs de sa femme et de sa fille, finit par se décider à descendre reconnaître la cause du bruit qui les avait éveillées et terrifiées. Il poussa sa reconnaissance jusqu'à découvrir, de loin, l'ombre du grand corps d'Aristide étendu sur la table et jugea le motif suffisant pour aller quérir le guet qui se présentait bientôt sous la forme de deux tirailleurs indigènes du poste voisin. Aristide se laissa extraire, sans observations, de l'amoncellement de bouteilles et de verres cassés, dont il était entouré, et conduire, en bras de chemise, au violon. Il n'y resta pas longtemps. Le cafetier, épouvanté et plein d'excuses, survint, en effet, peu après, rapportant le veston d'Aristide. Or ce veston, par suite d'un phénomène qui restera toujours inexpliqué, Aristide n'ayant rien pu découvrir dans sa mémoire qui l'expliquât et le légitime propriétaire ne l'ayant jamais réclamé, se trouvait être un veston réglementaire de capitaine de vaisseau.

Le sergent du poste, avec de grands égards, remit aussitôt Aristide en liberté, se bornant à prévenir la Place, discrètement. Et l'aube commençait à poindre quand nous fûmes encore mis en émoi, à l'hôtel par de grandes clameurs. C'était Mme Isaachi qui, informée par Ali, le portier, du retour d'Aristide, donnait de nouveau l'alarme et recommençait à crier : "A l'assassin !"

Cette fois, le commandant d'armes, avisé par téléphone, envoya la maréchaussée quérir la personne cause de l'agitation, et j'eus la douleur d'accompagner, dans le crépuscule violet, mon ami, conduit entre deux gendarmes, sous les palmiers aux tiges roses, vers les bureaux de la Place. Mais je ne pouvais m'empêcher d'admirer la ferme et digne contenance d'Aristide, qui subissait cet outrage avec une sérénité, une hauteur d'âme sans égales. J'obtins d'être introduit avec lui dans le bureau du colonel, qui le reçut d'un air plutôt sévère. Et je tremblai quand il lui dit d'un ton sec :

— Expliquez-vous, capitaine Plissonnière, si toutefois vous le pouvez !

S'il le pouvait !... Jamais je n'eusse soupçonné qu'une éloquence si charmante pût fleurir sur les lèvres minces d'Aristide le Taciturne. Un conte de la plus folle fantaisie, aux traits si rapides que je ne pouvais les fixer, des aperçus vifs et profonds sur l'humanité en général, les femmes, la guerre et la politique extérieure de l'Allemagne, une évocation périodique à chaque pause, d'un homme supérieur, une sorte de divinité nommée Bouyssol, qui jouait dans l'aventure le rôle d'une fatalité obscure, une variété de vues infinies, un fourmillement comique d'anecdotes et d'observations humoristiques, une richesse inouïe d'imagination et de formes, depuis l'apostrophe cicéronienne jusqu'au récit rythmé en alexandrins à la manière de Copée... Nous en demeurâmes, le commandant d'armes et moi, éblouis et ravis. L'heure passait... le jour était venu ; le colonel tira sa montre et, d'un geste, arrêta Aristide :

— Monsieur ! dit-il, l'heure est l'heure ! Je dois vous interrompre... à regret.

Il se leva, fit quelques pas de long en large et, regardant notre ami avec une sorte de considération, il ajouta ces simples mots :

— J'ai commandé à la Légion étrangère, j'y ai vu des sauterelles terribles et telles, je pense, qu'on n'en voit de pareilles nulle part. Mais une cuite comme la vôtre, monsieur, une cuite poussée à cette hauteur, si j'ose dire, je n'en ai jamais vu !

— Vous l'attesterez ! me cria Aristide, dressé d'un bond et rouge de plaisir. Le colonel s'y connaît ! Vous témoignerez de ces paroles devant Bouyssol ! Il saura si j'ai été indifférent à ce qu'on lui rend en fin justice !

Et, avant enfilé mon pardessus, il s'en fut, radieux, prendre les arrêts à bord du Dieu-Merci.

A. LARISSE.

L'administration de la guerre va remplacer par des femmes les secrétaires et plantons

M. René Besnard, sous-secrétaire d'Etat de l'Administration générale de la guerre, vient de décider que, dans tous les services de l'Administration centrale de la guerre, les secrétaires et plantons militaires, quelle que soit leur classe, seront remplacés par des femmes. Seront seuls exceptés du remplacement, les engagés spéciaux et les auxiliaires provenant des blessés de guerre et physiquement incapables à être renvoyés dans la zone des armées.

A titre exceptionnel, les services pourront conserver, mais en nombre limité et seulement à défaut d'hommes dégagés d'obligations militaires, d'engagés spéciaux et d'auxiliaires blessés de guerre, les techniciens réellement irremplaçables et les auxiliaires affectés à des emplois où les femmes doivent être exclues, pour des motifs d'ordre matériel (cyclistes, plantons de service de nuit).

Le remplacement, qui commencera dès maintenant, ne devra entraîner aucune augmentation de l'effectif du personnel, mais au contraire toutes les réductions possibles en effectif devront être réalisées.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Créée au Palais-Royal le vendredi 1^{er} juin 1663 — cinq mois après la première représentation de l'Ecole des Femmes — la Critique n'eut, du vivant de Molière, que trente-six représentations. Elle reparut de 1679 à 1691. Nous ne la retrouverons à la Comédie-Française que le 9 décembre 1835. De cette date à la reprise d'avant-hier, j'ai compté soixante-trois représentations. La reprise qu'en fit Emile Perrin, le 29 avril 1873, est la plus importante (vingt représentations en six mois).

Il y aurait fort à dire sur la pièce de Molière — œuvre de critique et de polémiste — et sur ses diverses interprétations. Je me contente, aujourd'hui, de signaler le très sympathique accueil que les abonnés ont réservé jeudi aux nouveaux titulaires des rôles de la Critique de l'Ecole des Femmes.

La difficulté de l'interprétation réside surtout dans le ton de l'ensemble. Nous assistons à de simples conversations de salon où la familiarité ne doit jamais dégénérer en vulgarité, où la raillerie sera incisive sans devenir grossière, la discussion très serrée, très animée, jamais acerbe.

Mme Simone Damaury possède le tranquille bon sens, la bonté souriante d'Uranie, la sage maîtresse de maison qui, sans déguiser sa pensée, apporte dans le débat un aimable esprit de conciliation. Numa, Denis d'Inès, Croué, Mmes Robinne et J. Faber sont excellents.

Emile MAS.

AU GRAND-GUIGNOL

Le nouveau programme du Grand-Guignol comprend comme pièce de résistance deux actes de terreur avec le cruel spectacle d'une pendaison, le cri d'une noyade et, en point final, la chute de la troisième victime qui expie effroyablement une minute de passive complicité. Le drame de MM. d'Hanswyck et P. de Wattyne : Les Yeux de Warmeloo, se déroule dans un intérieur hollandais plein de choses précieuses : des cuivres, de vieux meubles, une Bible ancienne aux larges caractères gothiques, et la mise en scène est intéressante avec un horizon de maïs, de voiles, le bruit d'un coche d'eau, la musique d'un carillon, des types et des costumes d'une exactitude charmante.

Un autre drame : La Maison des Ténèbres, de MM. C. Hellem et Paul d'Estoc, vaut, par la rapidité de l'action et la précision du détail : l'horrible détail. Une pièce de M. Guy de Pierrefeu, tirée d'une nouvelle de M. Guy de Taramond : Les Jours de Thérèse, ouvre l'amusante série des saynètes du genre Grand-Guignol. L'Amateur, de MM. Joseph Leroux et G. Guichard, présente un cambrioleur artiste et collectionneur d'une paradoxale fantaisie. Permission de détente, enfin, de MM. Mouëzy-Eon et J. Marsèle, est une pochade d'actualité.

Toutes ces pièces à deux auteurs — encore un genre très local — sont interprétées par d'excellents tragiques et des comiques habiles : Mlle Maxa, Mlle Yvonne Montmartin, Mmes M. Barry, Daurand, etc. MM. Paulais, Nicole, Morino, Scipion, Caudéna, Melville, etc.

Voilà donc pour le public de quoi renouveler sa prosaïque de rires et d'angoisse par ce temps de vie chère et d'affreusement... monotone, n'est-ce pas ? — P. B.

Japonaises. — Le Théâtre des Capucines donnera demain, à 2 h. 1/2, une nouvelle matinée de Crème-de-Menthe... Adieu ! la Clef ; Aux chandelles ! Mmes Jane Danjou, Méricol, Reine Bernis, Rysor, Pierrette Madd et Hilda May ; MM. Berthez, Arnaud, G. Battaille, Des Mazes, etc.

Châtelet. — A 8 heures, Dick, roi des chiens policiers.

Cet après-midi

Odéon. — 1 h. 30, la Jeunesse des Mousquetaires. Th. Edouard-VII. — 4 h., saine et musical. Ba-Ta-Clan. — La Revue anticafardiste.

Ce soir

Opéra. — 8 h. 30, Roméo et Juliette. Comédie-Française. — 7 h. 45, Don Juan ou le Festin de Pierre. Opéra-Comique. — 7 h. 30, Sopho, Etyon. Odéon. — 8 h., Pamela Giraud, la Poupée. Trianon-Lyrique. — 8 h., les Saltimbanques. Antoine. — 8 h. 30, le Crime de Sylvestre Bonnard. Bouffes-Parisiens. — 8 h. 15, Jean de La Fontaine. Gaîté. — Relâche. Grand-Guignol. — 8 h. 30, les Yeux de Warmeloo. Th. Edouard-VII. — 9 h., Son petit frère. Gymnase. — 8 h. 30, la Veille d'armes. Nouvel-Ambigu. — 8 h. 30, Mam'zelle Nitouche. Th. Michel. — 8 h. 45, l'Accord parfait, Je te jette par la fenêtre. Palais-Royal. — 8 h. 30, Madame et son fleur. Cluny. — 8 h. 15, Une nuit de noces. Porte-Saint-Martin. — 7 h. 30, Cyrano de Bergerac. Apollo. — 8 h., les Mors de Glinette. Athénée. — 8 h. 30, Chichi. Capucines (tél. Out. 56-40). — 8 h. 30, Crème-de-Menthe... Allô ! revue ; la Clef ; Aux chandelles. Réjane. — 7 h. 45, l'Oiseau bleu. Renaissance. — 8 h., la Guerre et l'Amour. Sarah-Bernhardt. — 8 h., l'Algon (sauf lundi et vendredi). Scala. — 8 h., la Dame de chez Maxim. Variétés. — 8 h. 15, Moune (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS

Olympia (Central 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions. Ba-Ta-Clan. — 8 h. 30, l'Anticafardiste, revue.

CINÉMAS

Gaumont-Palace. — 8 h. 15, Juez (3^e épisode). Léo. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui samedi 2 février, à 2 h. 1/2 : Souvenirs et marches de victoire, conférence par M. le général Maletier.

(1) Voir Excelsior des 5, 19 septembre ; 3, 17, 31 octobre ; 14, 28 novembre ; 12 décembre 1916 ; 9 janvier 1917.

BLOC-NOTES

JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui, Saint Blaise

BIENFAISANCE

— La Société de Secours aux Ambulances de Roumanie, au nom de laquelle Mlle Hélène Văcăresco vient de lancer un émouvant appel, est placée sous la présidence d'honneur de Mme la générale Văcăresco et la présidence effective de Mme Vlahoutzi Stăncu. Le 16 février, à 4 heures, aura lieu, en faveur de cette œuvre, chez Mme Mădăscu, née princesse Cantacuzène, un concert de musique de chambre dont l'intérêt est assuré par la qualité des exécutants. Le nombre des places est des plus restreints. Bilets chez Mme Mădăscu, 29, rue Marbeuf.

NAISSANCES

— La comtesse Jean de Rosilly, née Benoist-Geoffroy, femme du lieutenant de cuirassiers attachement sur le front, a mis heureusement au monde, à Angers, une fille, Stéphanette.

DEUILS

Nous apprenons la mort : De M. Edmond Serruys, père de M. Daniel Serruys, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes, et du docteur Serruys, de Liège. M. Edmond Serruys était le beau-père de notre collaborateur M. Pierre Milie. Les obsèques auront lieu en l'église de Saint-Cloud Juddi, à 10 h. 1/2.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 21, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

LES SPORTS

AVIATION

L'Aéro Club a distribué ses médailles d'or. — Au cours de la soirée de jeudi, furent remises les médailles d'or au lieutenant-pilote aviateur Armand Pinsard, qui, prisonnier, réussit à s'évader à la quatrième tentative ; au capitaine Etienne Youx, commandant de dirigeable ; à l'enseigne de vaisseau Regnard, observateur en ballon. Le lieutenant de vaisseau de l'Escadille, titulaire, n'avait pu venir.

Le comité de direction a décidé d'attribuer la médaille d'or d'aviation de l'armée d'Orient au sous-lieutenant Pierre Ducas, au capitaine Paquillon, commandant de dirigeable en second, et au sous-lieutenant Tourlay, observateur en ballon captif (saucisse).

La Bourse de Paris

DU 2 FEVRIER

Marché tout à fait incolore aujourd'hui. Les affaires ont été des plus calmes, et les cours, au parquet tout au moins, ne s'écartent pas sensiblement de leur niveau précédent. Les tendances sont moins satisfaisantes en coulisse, où la fondue reste la note dominante.

En côté de nos rentes, le 3 0/0 se retrouve à 62,25, le 5 0/0 à 87,50. Fonds étrangers quelque peu réalisés : l'Extérieure à 101,75 ; les Russes font bonne contenance.

Parmi les établissements de crédit, le Lyonnais s'inscrit à 4,185, le Comptoir d'Escompte à 790.

Les grands chemins français consolident leurs récents progrès, le Nord à 1,391, le P.-L.-M. à 1,020, l'Orléans à 1,115. Très peu de transactions aux lignes espagnoles, Cuprifères inchangées : Rio, 1,750.

La banque, Bakou revient à 1,742, Toulon à 1,295, Maltzof à 327.

COURS DES CHANGES

Londres, 87,79 ; Suisse, 119 1/2 ; Amsterdam, 237 1/2 ; Petrograd, 164 1/2 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 81 ; Barcelone, 621 1/2.

METALLS DE LONDRES

La tonne de 1010 livres : Cuivre Chili disp., 134 ; cuivre 31, 3 mois, 130 ; électrolytique, 143 1/2 ; plomb anglais, 31 1/2 ; argent (l'once), 37 d. 5/16.

PREMIER LECTON D'EXCELSIOR DU 3 FEVRIER 1917

31

F.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

DEUXIEME PARTIE

LES VOIES TRAGIQUES

III

Dans la rafale

— Oui, ma petite chérie. Ne perdons pas confiance... Viens ; quand tu ne pourras plus marcher, je te porterai. Tu verras, je suis fort.

Ils repartirent, mais cette fois sans s'affoler, sans précipiter leur marche entre mesures...

Un sentier les conduisit à une route qui s'allongea toute blanche dans l'orientation voulue. Ils suivirent cette route, longtemps, longtemps.

Germaine s'avançait, soutenue par Joris, qui s'appuyait lui-même sur un bâton coupé dans une haie d'épines.

La fillette souffrait visiblement et faisait de terribles efforts pour résister.

Le jeune garçon s'ingéniait à lui donner du courage et à lui relever le moral.

— Ça va bien, disait-il. Nous gagnons du terrain. Nous nous éloignons des Boches. Ecoute ! On n'entend presque plus le bruit de leur marche en avant. Veux-tu que je te prenne sur mes épaules ?

— Non, pas encore. Germaine écoutait et n'entendait rien... Ses oreilles bourdonnaient. Le sang affluait à ses tempes. Elle ne tenait plus debout que par miracle.

La faim aussi la tenaillait. La faim et la soif. Elle disait à Joris toutes les cinq minutes.

— Oh ! Joris, je ne peux plus marcher. Je suis brisée, rompue. Et puis j'ai tellement faim, tellement soif !

Le petit paysan la laissait alors s'asseoir cinq minutes sur le bord de la route.

Et, pendant qu'elle se reposait, il allait à la maraude, dans les champs environnants.

Il savait trouver sur la terre les fruits qui trompent ou apaisent la faim, les raves, les tubercules, les pommes... Il savait dénicher les sources et les ruisseaux. Il revenait près de Germaine avec des fruits qu'elle dévorait. Il la conduisait ensuite au ruisseau, où elle s'abreuvait en buvant dans le creux de sa main, et où elle lavait ses pieds gonflés et déchirés par la marche.

Un peu relâchés et réconfortés, ils reprenaient leur route, leur longue et interminable route.

Le soir tombait quand ils arrivèrent près d'une vallée d'une fraîcheur exquise où serpentait une rivière.

Au loin, à quelques kilomètres encore, les toits d'un village sortant des verdure se profilèrent sur l'horizon des nuages gris...

Joris qui, depuis une demi-heure environ, portait Germaine sur son dos, proposa néanmoins :

— Allons jusqu'au village. Nous entrerons dans une maison pour y demander l'hospitalité. On ne nous la refusera pas...

Mais la petite fille secoua la tête.

Brisée, découragée, elle était alors incapable de remuer bras ou jambes, et d'accomplir le moindre effort.

— Laisse-moi ici, Joris ! gémit-elle. Tu vois, je suis morte de fatigue... Laisse-moi ! Va-t'en tout seul au village. Sauve-toi toi-même !

— Me sauver seul ! s'écria le petit Belge, t'abandonner ici et filer comme un lâche... Jamais de la vie ! Nous nous sauverons ou nous périrons ensemble, Germaine.

Il ajouta, en jetant un coup d'œil de regret sur les toits lointains.

— D'ailleurs, nous pouvons parfaitement chercher ici, tous deux, à la belle étoile... Laisse-moi faire. Tu vas voir...

Le petit Joris savait se débrouiller comme un homme, et les horribles choses dont il avait été le témoin épouvanté avaient encore assagi son caractère déjà grave par lui-même.

Il prit Germaine dans ses bras, mais la fatigue était pour lui aussi très grande : il trébucha ; cependant il réussit à descendre jusqu'au bord de la rivière avec son fardeau.

En moins d'une heure, il construisit une sorte de hutte de branchages où il répandit des feuilles. Cette hutte était plus apte à les dissimuler qu'à leur servir d'abri, mais elle parut suffisante pour donner l'idée de la sécurité à la petite fille.

Porter Germaine dans cette hutte et la coucher bien douillettement sur ce lit de feuilles ne lui demanda que quelques minutes.

Il courut ensuite aux provisions et revint avec une douzaine de grosses pommes de terre, qu'il mit à cuire sous la cendre d'un feu de bois sec.

Une vieille cruche ébréchée, trouvée dans l'herbe, lui servit à puiser de l'eau de source.

Il procédait à tous ces détails de ménage lentement, méthodiquement, sans se presser et sans rien oublier d'essentiel.

Il lava lui-même une dernière fois les pieds saignants de sa petite amie et les banda, en déchirant son mouchoir, avant de la faire manger et boire.

Puis il ferma la porte de la cabane et se coucha à son tour près de Germaine endormie.

La rumeur de l'armée allemande en marche ne passait plus dans la brise...

EXCELSIOR

Samedi 3 février 1917

MORUBILINE

Quintessence et concentration

d'HUILE de FOIE de MORUE

Donne aux Tousseurs,

Bronchitiques, Tuberculeux, Anémiques, etc.

SANTÉ, FORCE et ENERGIE pour l'hiver

Economie — Goût Excellent — Bonne Digestion

Demi Flacon 3 francs, Flacon 6 francs, franco poste, Notice Gratuite.

PHARMACIE du PRINTEMPS, 32, Rue Joubert, Paris 17^e arr.



Notre Service des PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES

du Mercredi et du Samedi

(Réception des ordres au guichet, et par correspondance)

est transféré

pour la commodité de nos Clients, en plein centre de

Paris, près de l'Opéra, dans les bureaux

d'EXCELSIOR-PUBLICITE

11, boul. des Italiens (2^e arr^e)

Entrée particulière

Téléphone : Central 80-88. Adresse télégraph. : Hugmin-Paris

TARIF AU MOT, basé d'après les règlements en usage pour les dépêches télégraphiques.

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

DEMANDES D'EMPLOI

0.20 le mot

Madame Huchet, 17, boulevard Haussmann. Couturière, neuf et réparations, demande journées bourgeoises.

OFFRES D'EMPLOI

0.25 le mot

Dames et messieurs instruits peuvent se créer situation lucrative sans capitaux, sans faire représentations, n'importe où, honnêtement et discrètement. — Ecrire : Aurora Co, 89, New-Oxford Street, Londres, W.C. (Angleterre).

SUCCESSIONS

0.30 le mot

A VOCAT-SPECIALISTE, 4, square Maubeuge.

COURS, INSTITUTIONS

0.30 le mot

LEÇONS pratiques de sténographie, dactylo, comptabilité, commerce, langues, etc. — ECOLE PIGIER, 53, rue de Rivoli, boulevard Poissonnière, 19, et rue de Rennes, 147.

PRECEPTORAT, vie de famille

0.25 le mot

EDOUARD LECOCQ, Jean-les-Pins (Alpes-Maritimes).

ALIMENTATION

0.25 le mot

Les Produits des Fermes. Un poulet de grain prêt

à rôtir, un morceau de

salé, un 1/2 kg. de beurre fin, 6 œufs coque, un pot de délicieuses rillettes du Mans, une terrine de pâté truffé, un fromage du pays, un pot miel extra fin, des fruits de saison. Livraison rapide, franco, contre mandat de 12 fr. 50. — ARMAND, château de La Boettière, La Fleche.

FLEURS ET PLANTES

0.25 le mot

Paniers fleurs tous prix. — EDOUARD LECOCQ, propriétaire, Jean-les-Pins (Alpes-Maritimes).

OCCASIONS

0.25 le mot

Bicyclettes, pneumatiques, montres, couteaux, bijoux, vêtements, cartes postales, papeterie, articles militaires. Catalogue gratuit. — BENAZET, 4, rue de La République, Paris.

J'achèterais occasion machine à coudre genre bureau. Ecrire : Millo, poste restante, Neuilly.

CHIENS

0.25 le mot

Merveilleux Loulous nains, minuscules, toutes nuances et blancs ; nombreux prix. Chiots beauté, petites races, LONGEON, Lisleux.

Officiers dressés ou non, Fox Loulous, Boules. — **NATIONAL**, 6, Impasse des Sureau, Saint-Maurice (Seine).

Chats, bouledogues français, race pure. Bijoutier, rue Saint-Dominique.

CHEVAUX, VOITURES 0.25 le mot
Chevaux, Juments, à vendre; Harnais, Bague, harnachement, Tapissières. — Avenue Herbillon, Saint-Maurice. Téléphone 33.

CAPITAUX 0.30 le mot
Prêts sur hypothèques, successions, usufruits, successions. DEPRAY, rue Daubigny, 3 à 5 h.

DIVERS

ASTROLOGIE, Graphologie, tous renseignements par date naissance et écriture. Ecrire: Raphaël, rue Pierre-l'Ermitte, Clermont-Ferrand, où elle exerce depuis 15 ans.

GRAPHOLOGIE

CHARACTERE, Aptitudes, etc. par l'écriture, 3 francs. Rien de la chiromancie. 2 à 7 heures, tous les jours, dimanches et fêtes, ou écrire: Mme Ixe, 28, rue Vauquelin, Paris (V^e).

Graphologie, tout par l'écriture. MARIA TERESA, 1 bis, rue Bieue, Paris (Métro Cadet).

VILLEGIATURES

SUR LA COTE D'AZUR

AGAY Centre des excursions de l'Estérel. **HOTEL DES ROCHES ROUGES**. Tous confort. Parc splendide dominant la rade. — Notice illustrée.



CANNES **GRAND HOTEL CALIFORNIE** Reconstitué en 1913 avec tout confort. Situation élevée. Service auto gratuit avec centre de la ville.

CANNES **HOTEL SUISSE**, face la mer. Position centrale. Jardin. Prix modérés.

NICE-RIVIERA-PALACE



Séjour idéal

Parc de 30.000 mèt.

Service d'autobus gratuit entre l'Hotel et le Casino

NICE **HOTEL PETROGRAD** (ex-saint-Petersbourg) Promenade des Anglais. — Grand jardin Confort moderne. — Arrangements pour séjour

NICE **HOTEL SAINT-BARTHELEMY** Position unique dominant la ville. Immense parc. Prix mod.

LES PYRENEES

PAU Station d'hiver. Climat doux. Ni vent, ni poussière. Idéal pour cure d'air.

SUR LA COTE VERMEILLE **VERNET-LES-BAINS** (Pyrén.-Orient. Station hivernale. Climat doux sec. Eaux sulfureuses. **HOTEL PORTUGAL** ouvert. Grand confort. Villas à louer. — SÉNÉCARE, directeur.

La nuit calme et sereine enveloppait les deux pauvres pe.its. Ils dormaient, brisés, anéantis, dans les bras l'un de l'autre, d'un sommeil sans rêves. Dieu seul veillait sur leur repos.

IV

Le Royal Kent fusiliers

A deux portées de fusil du village, Jim Mulrady, un vieux tommie à trois brisques, qui avait fait de quinze ans toutes les guerres coloniales anglaises, fumait gravement sa pipe, le fusil au poing.

— All right! murmurait-il. Nous aurons aujourd'hui un temps magnifique, à moins que les Boches, que Dieu damne! ne nous apportent l'orage et la grêle, ce qui est assez dans leurs habitudes... Le soleil se levait en effet à l'orient d'un ciel pur, colorant de rayons roses les frondaisons lointaines et les prairies encore noyées de vapeur.

Tout était calme et serein dans la fraîcheur virginale de l'aube.

Au loin, rien ne bougeait, rien ne s'agitait. Aucun bruit ne venait troubler le réveil des champs et des bois.

Jim Mulrady avait beau scruter l'horizon, ouvrir les yeux, tendre l'oreille depuis une heure, en sentinelle consciencieuse.

— All right! Tout marche à souhait.

Il se répétait la phrase pour la vingtième fois quand le bruit d'une conversation, à deux pas de lui, dans le chemin qui dominait son poste, vint subitement troubler sa quiétude.

Il se pencha, regarda, l'arme prête...

La conversation qui venait rompre le calme du matin et éveiller l'attention de la sentinelle était venue par deux enfants.

Un petit garçon et une petite fille qui, sans souci

du danger possible, montaient tranquillement vers le village.

— Allo! cria Mulrady en bondissant en travers de la route. Where are you going?

Les deux enfants, dans lesquels le lecteur a déjà reconnu notre petit ami Joris et Germaine Bernandois, s'arrêtèrent stupéfaits, apeurés, ahuris...

— Mon Dieu! murmura Germaine... Sommes-nous donc tombés au milieu des Boches, sans le savoir?

Mulrady répétait:

— Where are you going... you kids?

Cependant qu'un bon sourire éclairait sa face rasée et tannée par le soleil des colonies.

— Parbleu! s'écria Joris, nous sommes avec l'armée des Anglais... Regarde, Germaine, cet uniforme kaki, cette casquette, ces molletières et ces courroies de cuir jaune...

Puis il s'avança vers Mulrady et prononça:

— Enfants français et belge... égarés... réfugiés...

— Yes! Yes! fit l'Anglais, qui avait parfaitement compris, car à son tour il articula: « Enfants français et belge égarés... »

Puis il porta un sifflet à ses lèvres et lança un appel.

Deux autres soldats, tapis à cinquante mètres de distance dans les buissons, arrivèrent en courant.

— Allo! Otherey, Smithson, mes garçons, leur dit Mulrady, voici deux pauvres petits égarés qui ont besoin de réconfort. Conduisez-les bien vite au village et faites pour le mieux.

Un quart d'heure après, Joris et Germaine, escortés des deux tommies, faisaient leur entrée dans le village, qui se composait d'une seule et unique rue bordée de maisons à droite comme à gauche, avec l'église au cœur.

Depuis la veille au soir, une brigade à deux régiments, dont le Royal Kent fusiliers, était venue l'occuper et le mettre en état de défense.

En avant, sur les pentes de la colline formant

glacis, des tranchées avaient été creusées en toute hâte. Des abatis d'arbres et des remparts de sacs de terre barraient la rue principale. Les fenêtres des maisons avaient été crénelées ou bouchées... et l'on voyait des soldats partout: dans les jardins, dans les vergers, sur le seuil des portes, derrière les cheminées, sur le haut des toits, et même dans la tour de l'église...

Une animation extraordinaire régnait d'ailleurs dans l'ensemble de l'agglomération comme à ses abords immédiats.

Des groupes de tommies, sifflant, riant, chantant, passaient, le fusil sur l'épaule, pour rejoindre leur poste de combat.

D'autres s'occupaient à préparer le thé et le repas du matin, ouvrant des boîtes de conserve, éventrant des sacs remplis de biscuits ou de pain...

Une bonne odeur de victuailles flottait dans l'air...

Joris et Germaine qui depuis vingt-quatre heures, ne s'étaient nourris que de pommes de terre et de raves crues, humaient cette odeur, les yeux brillants de convoitise.

Mais les soldats qui les conduisaient avaient déjà deviné leur désir.

Ils les menaient tout droit à la cantine des officiers, installée dans la meilleure auberge...

Et ils les y laissaient, en compagnie de deux lieutenants et d'un capitaine, en disant simplement:

— Ces enfants égarés, recueillis aux avant-postes, semblent avoir besoin de secours.

Ces mots suffisaient. Les officiers s'empressèrent. Joris et Germaine furent immédiatement adoptés, choyés, réconfortés. On leur apporta du pain, du vin, du jambon et des confitures.

— Mangez, mes pe.its, leur disait le capitaine qui parlait bien français. Régalez-vous. Prenez des forces...

(A suivre.)

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
PARIS, 30, Rue de Provence, 30, PARIS

IMAGES DE FRANCE

Sous ce titre, cette semaine,
LA BAÏONNETTE
publie un **curieux numéro**
illustré à la manière des images d'Epinal
par les maîtres du crayon:
GUY ARNOUX, GUS BOFA, CAPY, DELAW,
DE GASTYNE, HENRIOT, NAM, POULBOT.
"HISTOIRES" de CHARLES DERENNES

Le Numéro: 25 Centimes

Collect. compl. de La Baïonnette en 6 vol. cartonnés. Le vol.: 4 fr.

LOUVRE

PARIS **LUNDI 5 FÉVRIER** PARIS

SOLDES

des Articles défraîchis et dépareillés de notre Exposition de

BLANC

OCCASIONS A TOUS NOS COMPTOIRS

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

PNEUS A CORDES
PALMER
(CRÉATEURS DE LA CHAPE TROIS NERFURES)
24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

La princesse héritière de Hollande apprend à patiner avec la reine Wilhelmine



Le patinage est le sport national en Hollande. La reine Wilhelmine en est particulièrement fervente. On la voit ici (X) en une scène d'une grande simplicité, au milieu des patineurs, à La Haye, donnant, avec une dame de la Cour, une leçon à la princesse Juliana. On sait que la reine, mariée en 1901 au duc Henri de Mecklembourg, n'a qu'une fille, née en 1909.

Le kaiser, Hindenburg et Ludendorff étudient la carte de guerre



Cette photographie a été prise le mois dernier au grand quartier général allemand au cours d'une entrevue du kaiser, au milieu, du feld-maréchal Hindenburg, à gauche, et du général Ludendorff, à droite. Ludendorff est le bras droit d'Hindenburg. On dit même que les plans de la grande offensive engagée contre la Russie en 1915 seraient de lui.

Ayuntamiento de Madrid